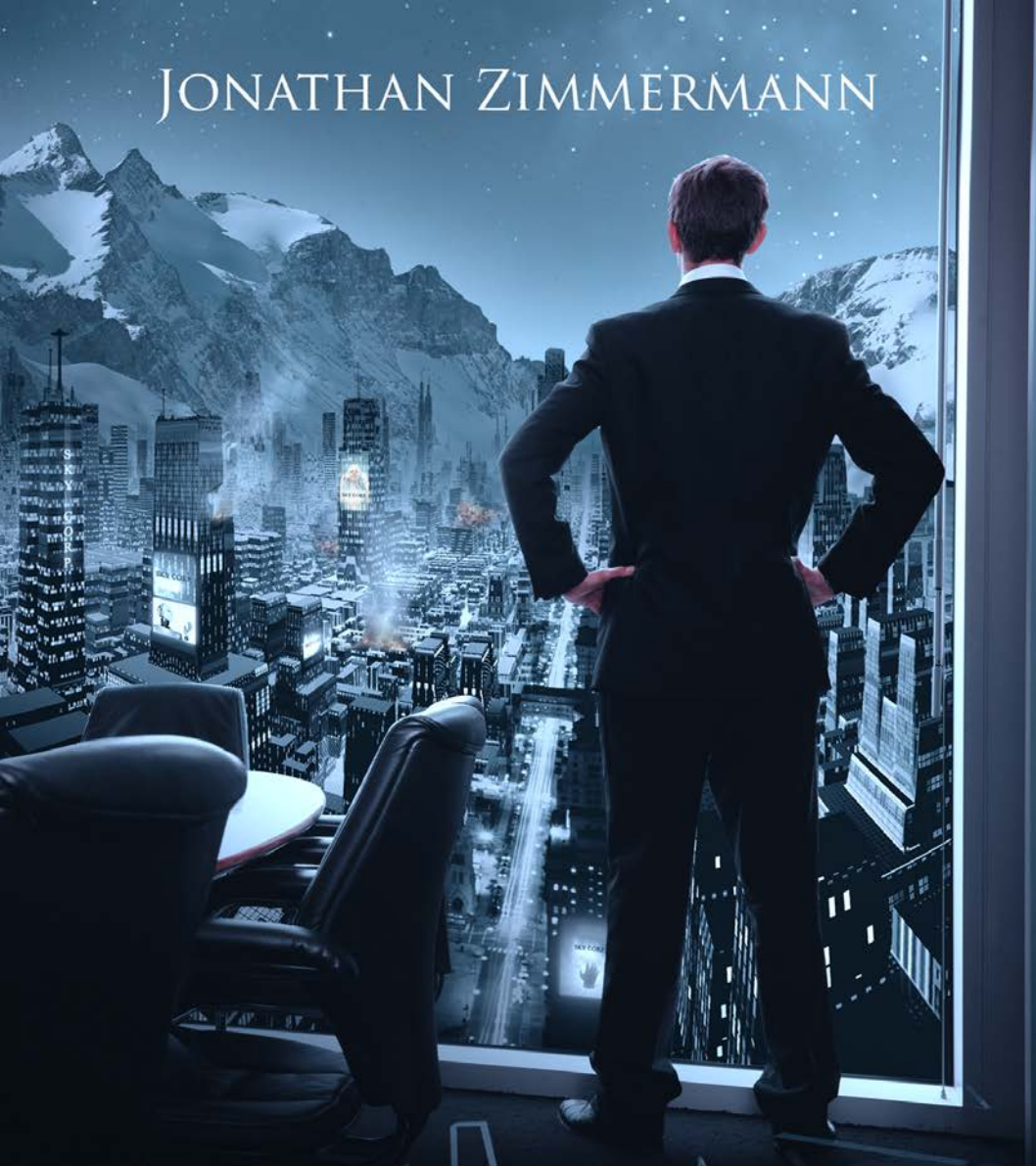


JONATHAN ZIMMERMANN



PROFECIE

TOME 1

Jonathan ZIMMERMANN

Profecie

EXTRAIT GRATUIT

10 premiers chapitres

uniquement

Prologue

« Monsieur le président, j'ai un appel prioritaire pour vous, provenant du Général de l'Afrique.

— Bien, passe-le-moi, Ava. »

L'homme dirigeant l'entière des nations regarde un court instant les gigantesques chantiers sur l'océan, s'étendant devant lui sur plusieurs centaines de kilomètres. *Dire qu'il n'y avait autrefois que de l'eau...*, pense-t-il.

« Monsieur le président ?

— Oui, Général Wayne ?

— Nous venons de démanteler un gigantesque réseau de reproductions illégales en Tanzanie. Environ 800 enfants, dont 150 dans des caisses, prêts à être expédiés, et 650 encore dans les cloches. Il s'agissait apparemment d'une organisation d'amateurs puisque la plupart des sujets souffrent de malformations. Nous avons attrapé une vingtaine de responsables, et découvert qu'ils emprisonnaient douze femmes et six hommes dont ils récupéraient la semence. Que faisons-nous ?

— Sait-on qui sont ces prisonniers ? Ont-ils un passé, une famille ? Quel est leur Q.I. ?

— Ils ont tous été lobotomisés. On ne peut plus rien en faire.

— Bien, alors ce qu'il reste à faire est plutôt évident, il va falloir les *recycler*. Amenez les enfants dans le camp de priorité

1 et les tortionnaires ainsi que les prisonniers au camp de priorité 2.

— À vos ordres, Monsieur le président. Je souhaitais simplement une confirmation de votre part. Que doit-on faire des 650 qui sont encore sous cloche ?

— Attendez qu'ils naissent avant de fermer le camp, puis exportez-les aussi à Vevey. Pour ce qui est des médias, communiquez-leur tous les faits mais soyez vigilant concernant les prisonniers : personne ne doit apprendre que nous les avons tués sans connaître auparavant le fonctionnement d'une lobotomie. Imposez donc la lecture d'un article scientifique accompagné d'un mini-examen à tous les lecteurs intéressés par les détails du démantèlement.

— Bien, Monsieur le président. Ce sera fait. »

Oui, le monde que vous connaissiez a bien changé. Votre Terre, que vous ne reconnaîtriez sûrement plus, ne dispose désormais plus que d'une nation, dirigée par le président du Monde.

Ce poste n'est pourtant pas le plus important, car il existe un homme qui détient plus de pouvoir que lui...

« Monsieur Fellmann, j'ai un appel prioritaire pour vous, provenant du président du Monde.

— Bien, passe-le-moi, Ava. »

Oui, cet homme, dix fois plus connu, cent fois plus puissant, mille fois plus riche que le président du Monde, se nomme Mathieu Fellmann. Je suis Mathieu Fellmann.

Mais tout n'a pas toujours été ainsi. Il y a de cela quelques années, j'étais une personne *ordinaire*, au même titre que la Terre était une planète ordinaire. C'est en 2016 que tout a changé. Voici mon histoire depuis cette date, celle qui changea le destin de milliards d'individus. Je n'avais à cette époque aucune idée de ce qui m'attendait.

Tout commença à...

Chapitre 1

Vevey, un samedi de fin juillet, un peu moins de 6 heures du matin.

Tôt, trop tôt. Il était trop tôt. Je bâillai longuement et continuai de marcher, clignant des yeux, à moitié endormi. Certes, ce n'était pas très digne d'un homme d'affaires, mais c'était le moindre de mes soucis sur le moment. De toute manière, personne n'allait me juger : le bord du lac, d'ordinaire si animé, était calme et dépeuplé mis à part quelques joggeurs et pêcheurs habitués.

Deux heures. Je n'avais dormi que deux heures. Pourquoi m'étais-je levé si tôt, déjà ? Ah oui, pour l'argent. L'argent... pire que les femmes, il ne faut pas le laisser attendre, sinon il part sans qu'on ait d'espoir de le revoir. Je devais rencontrer un Russe, pour concrétiser l'achat d'un immeuble. « *Now, not tomorrow! Tomorrow, I'm gone. Your price is mine* », m'avait-il dit avec un fort accent. Je n'avais pas cherché à comprendre : il voulait se débarrasser au plus vite d'un immeuble de cinq étages composé de plusieurs dizaines d'appartements, et il était prêt pour cela à descendre jusqu'à la moitié des prix du marché !

Oui, peut-être l'avez-vous compris, j'étais agent immobilier indépendant. Mathieu Fellmann : c'est mon nom, et celui de la régie immobilière que j'avais créée. Et, oui, une fois encore, pour acheter un immeuble de cinq étages, il fallait de

L'argent : ça tombait bien puisque j'étais riche. Bon, pas tant que ça non plus puisque je venais à peine de dépasser les cent millions de francs (évidemment, depuis que je suis devenu maître du monde, je gagne mieux ma vie. Mais à l'époque, j'étais encore *pauvre*).

Quel beau métier que celui d'agent immobilier : on est plein aux as tout en ne produisant rien, on gagne ce que les autres ont perdu et l'on se fait plein d'ennemis qui nous veulent du bien ou d'amis qui nous veulent du mal. L'hypocrisie... tout un art. Malgré tout, c'était un monde qui me plaisait : j'en connaissais les règles et m'en tirais plutôt bien.

Je disposais en temps normal d'un chauffeur, mais celui-ci était en vacances cette semaine. Je consultai ma montre : 5 h 57. J'avais rendez-vous à 6 h et tenais à honorer la ponctualité suisse. Alors je hâtai le pas.

Le jour se levant à peine, je regardai autour de moi et aperçus dans l'obscurité un sans-abri qui dormait sur un banc. Rien d'extraordinaire, mais tout de même assez rare. Oui, autrefois, en Suisse, tout le monde avait droit à l'aide sociale et il n'y avait donc presque pas de clochards, à l'exception de quelques *volontaires* ou d'individus en situation irrégulière. C'est une attitude que je n'ai jamais comprise : pourquoi ces gens-là préféraient-ils vivre dans la rue plutôt que de recevoir des aides financières ? Certains refusaient car ils ne voulaient pas être redevables et profiter du système. Mais honnêtement, il n'y avait pas besoin d'être pauvre pour profiter du système, et j'étais bien placé pour le savoir étant donné que je le faisais tous les jours. Et surtout, je préférais mille fois payer un logement à ces gens plutôt que de les voir traîner à longueur de journée sur des bancs, gâchant le paysage d'une région aussi belle que l'arc lémanique...

J'arrivai tout juste dans les temps, satisfait de ma perfor-

mance : six heures zéro minute et cinquante-quatre secondes. Le notaire était présent – tout à son avantage vu la commission que j'allais devoir lui verser – et le principal intéressé aussi.

Je fis un rapide tour de l'immeuble, ignorant les quelques défauts sans grande importance, puis signai immédiatement sans poser plus de questions. Tant que le tout était légal, ou du moins que je ne risquais pas d'ennuis juridiques, je ne me préoccupais pas de savoir si mon client était un ancien nazi, un mafieux ou un véreux dictateur. Quoique, j'avais une préférence pour les dictateurs du fait de leur tendance à gaspiller inutilement leurs millions. Enfin... ceux de leur pays.

Nous signâmes tous, nous réjouîmes en chœur avec nos sourires d'hypocrites, puis nous en allâmes.

Avant de partir, alors qu'il n'avait pratiquement pas ouvert la bouche jusque-là, le Soviétique me lança toute une série de phrases en russe dont je ne compris pas un traître mot. Des insultes, peut-être ? Je n'en savais rien, alors je lui répondis : « Oui, moi aussi », ce qu'il ne comprit évidemment pas non plus, puis nous nous quittâmes.

Il faudrait quand même que je songe rapidement à faire contrôler l'immeuble, pensai-je. Je ne savais pas trop à quoi je devais m'attendre : un goulag dans la cave, des armoires remplies de kalachnikovs et un char dans le garage ?

À sept heures et quart environ, alors que je m'apprêtais à retourner à ma voiture, j'aperçus une ambulance ainsi qu'une voiture de police à quelques mètres du banc sur lequel se trouvait le clochard. Évidemment, il n'y était plus, pour la simple et bonne raison que c'est lui qu'on transportait sur le brancard. Intrigué, réalisant qu'il était peut-être déjà mort lorsque je l'avais croisé à l'aller, je m'approchai. Des sentiments ? Quels sentiments ? Non, simple curiosité. Les sentiments sont destinés aux faibles et aux séducteurs. Pourtant, la vision du corps me glaça le sang. Je demandai rapidement de quoi il s'agissait à un policier chargé de tenir les passants à

distance et il m'expliqua :

« Encore un pauvre SDF. C'est triste, mais rassurez-vous, il n'y a rien à craindre, la cause du décès est tout à fait naturelle : apparemment une crise cardiaque. Des enfants jouaient par ici et l'un d'entre eux lui est tombé dessus par accident. En voyant qu'il ne réagissait pas, ils ont réalisé qu'il était mort et leurs parents nous ont appelés il y a dix minutes environ. »

Le bon côté des choses, c'est que le bord du Léman était à nouveau pur et resplendissant. Il n'y avait même pas eu besoin pour cela de payer un logement au vagabond. Je réfléchis quelques secondes et réalisai à quel point j'étais cynique. J'eus honte, on ne devrait pas rire avec la mort. Je n'aimais pas beaucoup les clochards mais ne souhaitais pas pour autant les voir mourir. Je me sentis alors coupable... puis me mis à rire. Après tout, je n'y étais pour rien : il était décédé d'une crise cardiaque, ce qui pouvait arriver tout autant à lui qu'à... moi. Ah non, ce n'était pas drôle du tout, finalement.

Non, cela n'avait effectivement rien de drôle, car cette mort n'était pas naturelle, et ce n'était pas un cas isolé. Claude Rolland, le sans-abri, allait bientôt être connu en tant que premier d'une longue liste. La première victime du plus grand meurtre en série de l'histoire de l'humanité. Profecie venait de commencer sous mes yeux, mais je ne le savais pas encore...

Chapitre 2

St-Légier, dimanche 22 juillet 2016, jour 1 apr. P.

Mon réveil sonna. Je détestais les dimanches car il s'agissait des plus mauvais jours pour les affaires. Presque impossible de fixer le moindre rendez-vous, de conclure le moindre contrat. En somme, de gagner le moindre centime. Tout le monde ne semblait vouloir qu'une seule chose ce jour-là : dormir, ou paresser. Pourtant, s'enrichir n'était-il pas le meilleur loisir du monde ? Non, la principale raison pour laquelle je détestais le dimanche, c'était que moi aussi, je ne pouvais m'empêcher de paresser... Fainéantise : la plus grande tare de l'être humain. Malheureusement, j'en étais aussi un.

Le dimanche était donc généralement mon jour de repos. Je regardai la pile de dossiers sur mon bureau, hésitai quelques instants, en proie à un vague sentiment de culpabilité, mais décidai malgré tout de ne pas travailler ce jour-ci.

Alors, qu'allais-je faire ? Je jetai un regard à mes clubs de golf. *Non, pas aujourd'hui*, pensai-je. De toute manière, le golf était pour moi bien plus un moyen d'améliorer mes relations d'affaires qu'une véritable passion. Tout en me faisant cette réflexion, je sentis mes poches bien trop épaisses me gêner. Quelques liasses de billets devaient probablement traîner dans mon portefeuille. *Hum... Comment me débarrasser de tout*

cet argent dans la matinée ? songeai-je, avide de défis toujours plus extrêmes. Donner le tout au mendiant du quartier ? Non, c'était contre mes principes. Je me rappelai alors une attraction proposant de conduire de véritables tanks et d'écraser de vieilles voitures en contrepartie d'une somme rondelette.

Malheureusement, je ne me sentais pas non plus d'humeur à aller écraser des voitures. Ce jour-ci, je voulais voir Laura, mais elle, elle travaillait. Laura ? Je ne vous ai pas encore parlé de Laura ? Non, ce n'est pas le petit nom affectueux dont j'ai affublé l'un de mes comptes en banque ; il s'agit simplement de mon amie.

Je n'avais pas d'enfant et je n'étais pas marié, ou plutôt ne l'étais plus. Ma dernière expérience sérieuse avec la gent féminine avait été bien plus complexe que n'importe laquelle de mes affaires commerciales. J'avais cependant depuis établi une relation bien moins officielle avec Laura Egly, une femme ambitieuse et néanmoins charmante rencontrée lors de l'achat d'un immeuble. Je crois que ce qui m'avait le plus plu chez elle ce jour-là est la façon dont elle était parvenue à me manipuler pour me soustraire l'affaire ! Je n'avais rien vu venir, et ce n'est pas tous les jours que l'on parvient à me duper.

Bon joueur, je l'avais invitée à dîner, puis j'avais appris qu'elle était cofondatrice d'une importante société de conseil en marketing qui souhaitait *s'étendre sur de nouveaux marchés pour former un réseau d'affichage publicitaire numérique*. Sans entrer dans les détails, le projet était intéressant et devait pouvoir être facilement mis sur pied grâce au gros fichier de clients dont ils disposaient déjà. J'avais alors investi deux millions de francs dans l'entreprise, que j'avais par la suite récupérés au quintuple.

Je suis un homme pragmatique, pas très doué pour les belles phrases ou pour la poésie, mais je peux vous assurer que je sais malgré tout apprécier les belles choses... et les belles femmes. Car oui, Laura était très belle, et cela contri-

buva significativement à l'ascendant qu'elle exerça sur moi à ce moment. Un corps de rêve, brillante, fortunée (heureusement tout de même un peu moins que moi), l'esprit logique, néanmoins drôle et naturelle (deux caractéristiques qui me font déjà plus défaut) : que demander de plus ? Rien, car ce que je voulais de plus à ce moment-là, je l'eus bien rapidement.

Durant le repas, nous avons sympathisé, puis je l'avais invitée à terminer la soirée chez moi et nous y avons finalement passé la nuit. Depuis, nous nous voyions régulièrement mais ne souhaitions mutuellement pas officialiser cette relation, conscients des difficultés que cela impliquerait et des engagements à prendre. Liberté et temps : les deux seuls luxes que je ne pouvais pas m'offrir, pourtant indispensables à toute relation tangible.

Laura était donc très belle (et l'est toujours). Mais moi ? De quoi avais-je l'air ? Eh bien... les descriptions ne sont pas mon fort, mais si je me fie aux informations présentes sur mes différents papiers d'identité, je devrais être en mesure de vous dire cela... Âge : 36 ans. J'ai longtemps considéré que la limite de la jeunesse était 30 ans. Taille : 179 centimètres, raisonnable. Poids : 71 kilos. Cheveux : bruns. Plus précisément ? Foncés, mais je n'ai jamais vraiment porté plus d'attention que cela à leur pigmentation. Longueur des cheveux : moyenne, assez globalement.

En fait, le plus simple serait que vous vous procuriez une photo de moi, car mille mots ne vaudront jamais une image, a fortiori s'il s'agit des miens. Pour cela, rien de plus simple : tapez mon nom sur Internet et moult articles de journaux feront surface. Abus de failles légales, augmentations abusives des loyers, résiliation anticipée de baux... C'est à croire que les journaux avaient une dent contre moi. Mais ce qu'ils omettaient de mentionner, c'est tout ce qu'il y avait derrière : des locataires qui ne payaient pas, des râleurs, des lois inutiles et incohérentes, etc. Avec un peu plus de temps, je vous aurais certainement convaincu de la pureté de mon âme.

Enfin, peut-être pas jusque-là...

Ah ! Réflexion faite, vous ne trouverez rien sur Internet. Depuis que je suis devenu maître du monde, j'ai pris grand soin de m'assurer que ces données compromettantes n'existent plus. En revanche, vous trouverez de nombreuses photos de moi dans autant de situations favorables. Ne l'oublions pas, je suis tout de même l'homme qui a sauvé l'humanité, et je le mérite. Du moins, j'aime me le répéter et entendre les gens le dire. S'ils savaient ce qui s'est véritablement produit...

Bref, ce matin-là, Laura était absente et je ne pouvais donc pas aller la voir. Alors je me levai difficilement de mon lit, allai me doucher puis allumai mon ordinateur après m'être laissé lourdement tomber dans mon fauteuil.

L'ordinateur, une invention dont je ne pourrais me passer ! Ayant toujours été passionné par la technologie, je comptais autrefois travailler dans l'informatique. J'avais donc débuté dans cette direction un diplôme d'ingénieur à l'EPFL¹. Mais très rapidement, je réalisai que ce n'était pas mon milieu : je ne voulais pas devenir un énième ingénieur surqualifié sans ambition de pouvoir ou de richesse, exploité par des managers incompetents. Je m'inscrivis alors simultanément à la faculté des HEC², dans l'optique un jour de spoiler à mon tour mes anciens camarades. Mes deux diplômes en poche, je me tournai exclusivement vers la finance mais conservai mon intérêt pour l'informatique.

J'allumai donc mon ordinateur puis consultai mes e-mails et différents sites d'actualité en tous genres. Dans la section « actualité locale » d'un site suisse, un court paragraphe de trois lignes faisait mention du sans-abri de la veille. Je ne m'attendais de toute manière pas à beaucoup plus.

¹ École Polytechnique Fédérale de Lausanne.

² Hautes Études Commerciales.

Dans mon domaine, réagir rapidement et être en permanence au courant de tout ce qui peut impacter l'économie est la clef du succès, alors je m'étais construit un réseau privilégié d'informations, me permettant d'être renseigné sur l'actualité quelques heures, ou parfois seulement quelques minutes, avant le grand public. Occasionnellement, je boursicotais, profitant des opportunités se présentant à moi. Pas grand-chose évidemment, cela demandait trop de temps – les sommes en jeu dépassaient donc rarement les dix millions.

Une vie passionnante, n'est-ce pas ?

La journée passa donc, ainsi que ses activités. En début de soirée, avant de goûter au fabuleux repas préparé par mon employé de maison, je consultai rapidement à nouveau mes sites d'information et appris sur l'un d'entre eux qu'une octogénaire était décédée de crise cardiaque près du débarcadère de Vevey aux alentours de 17 h 30 cet après-midi même, à quelques mètres à peine du lieu où je me trouvais la veille !

Le deuxième décès venait donc d'avoir lieu. Ni moi ni l'auteur de l'article n'avions encore fait le rapprochement entre les deux événements, bien que j'aie remarqué la coïncidence. Peut-être un complément d'informations allait-il être publié plus tard dans la soirée.

Le repas fut évidemment exquis. Lorsque j'avais engagé Maxime, mon domestique, je ne recherchais qu'une personne pouvant me décharger d'un certain nombre de tâches que je détestais faire et qui me coûtaient beaucoup de mon précieux temps – ménage, rangement, ou tout bêtement conduire. Au lieu de cela, j'étais tombé sur un homme formidablement doué, polyvalent et motivé ainsi que, accessoirement, passionné de cuisine.

Depuis plus de dix ans, Maxime s'occupait de presque tout chez moi. Il me suffisait par exemple de lui dire que je

souhaitais installer un sauna pour que, le soir même, il arrive avec une dizaine de propositions différentes et que, deux jours après, les travaux commencent. Si je lui avais demandé un chateaubriand de notohypsilophodon pour le repas, je suis certain que je serais en ce moment même en train de le déguster.

Maxime m'était donc d'une aide extrêmement précieuse. Seul, jamais je n'aurais pu jouir d'un tel confort. Avez-vous une idée du temps que nécessite l'entretien d'une propriété de 400 mètres carrés accompagnée d'un immense jardin ?

Vous devez maintenant commencer à me détester sérieusement et me trouver exécration, ce qui est relativement normal étant donné tout ce que je viens de vous raconter. Et encore, je n'ai fait que commencer. Vous pouvez me haïr, je ne tenterai même pas de me défaire de ce rôle de bouc émissaire. J'ai de toute manière depuis longtemps abandonné l'idée de convaincre de quoi que ce soit les gauchistes psychorigides dont vous faites statistiquement probablement partie. Mais par honnêteté intellectuelle, je vais être franc avec vous : j'ai beau ne parler que de mes réussites, il y a beaucoup de domaines dans lesquels je n'ai aucun contrôle. Je suis un parfait incapable pour la plupart des tâches de la vie pratique, notamment dès qu'il s'agit de cuisine, de ménage, de décoration et de toutes ces petites choses de la vie courante. La principale et véritable raison pour laquelle j'ai un domestique est donc la suivante : je suis un handicapé, et, sans lui, je n'aurais certainement pas pu aller bien loin. Croyez-vous vraiment qu'une personne saine d'esprit aurait tenté de faire cuire un steak dans une casserole d'eau bouillante ? Pourtant, je l'ai fait une fois. Et en laissant l'emballage plastique...

Juste avant de dormir, j'allai à nouveau consulter l'actualité, par curiosité et parce que ma conscience avait besoin d'un prétexte justifiant les quelques minutes que j'allais gagner avant d'aller définitivement me coucher. Et

effectivement, comme je m'y attendais, les articles étaient désormais un peu mieux documentés et établissaient une relation avec le précédent cas. Ceux-ci restaient cependant classés dans la section régionale, très succincts quand déjà ils existaient, et relevaient bien plus de l'anecdote que de quoi que ce soit d'autre. La police avait officiellement confirmé la version de l'infarctus mais affirmait qu'il n'existait aucune relation entre les deux événements, qu'il s'agissait bien d'une mort naturelle et que le sujet était fumeur depuis plus de 60 ans, ce qui accroissait considérablement les risques.

En 2016, avant Profecie, environ 10 % des gens mouraient de crise cardiaque. Il s'agissait donc d'une cause de décès très courante qui n'avait rien d'exceptionnel. Pourquoi s'en serait-on donc inquiété ?

Chapitre 3

St-Légier, lundi 23 juillet 2016, jour 2 apr. P.

Un bruit à la fois sourd et strident. Je m'empressai de frapper l'engin pour le faire taire. Comment avaient fait leurs ingénieurs pour créer un son aussi infâme mais machiavéliquement efficace pour vous réveiller ? Je regardai l'heure : 08:00. En fait, je ne savais pas pourquoi je vérifiais, puisque c'est moi-même qui l'avais réglé, et qu'il sonnait à cette heure depuis plus d'une semaine. Encore les vestiges de mes réflexes d'humain inférieur...

Je sortis de ma chambre et trouvai, comme chaque matin, mon petit-déjeuner prêt sur la table de la salle à manger. Maxime essayait toujours de faire en sorte que chaque petit détail de ma vie soit parfait, et je n'avais donc jamais à attendre qu'un plat soit prêt, ni à lui dire deux fois ce que j'aimais ou n'aimais pas. Et comme d'habitude, tout était irréprochable : ce que je souhaitais manger, la manière dont j'aimais le manger. Jamais je ne lui en avais demandé autant, mais il était du genre très zélé.

Je devais ce jour-ci me rendre à la régie pour régler un certain nombre de cas. A priori, des locataires mécontents qui menaçaient de porter plainte. Mes bureaux se trouvaient à Lausanne, soit à un peu plus de trente minutes de mon domicile, mais je disposais également d'une succursale à Ge-

nève et étais en train de m'implanter en Suisse alémanique, dans la région zurichoise.

Au total, j'employais plus de huitante personnes à plein temps. Enfin... plutôt mon directeur, Tristan Taddei (qui me devait d'ailleurs la majeure partie de sa fortune), car c'est lui qui était chargé des recrutements et de... à peu près tout, en fait. Je restais toujours l'actionnaire majoritaire de la Régie Fellmann S.A. et supervisais de loin les actions importantes, mais laissais le soin de la gestion des opérations courantes à Tristan.

La journée se passa plutôt bien et je pus satisfaire bon nombre de locataires en acceptant leurs doléances. En vérité, je m'en étais plutôt bien sorti : j'arrivais tel un sauveur dans des situations où nous avons de toute manière l'obligation légale d'intervenir. Les gens sortaient alors satisfaits des négociations, louant la flexibilité de la Régie Fellmann alors même que c'est nous qui étions en tort à l'origine. Mais qu'ils aient raison ou non, ils restaient des casse-pieds et je ne souhaitais pas leur donner d'autres opportunités d'invoquer leurs soi-disant *droits* :

« Je t'ai fait une petite liste d'une trentaine de personnes. Essaie de résilier leur bail dès que possible, parce que ce n'est clairement pas la dernière fois qu'elles nous causeront des ennuis. Comme on a pu éviter de passer par une procédure de conciliation aujourd'hui, elles n'auront pas droit à leur protection contre le congé de trois ans, indiquai-je à Tristan.

— Tu es sûr ? Parce que celui-là, par exemple, habite ici depuis dix ans et vient de perdre sa femme dans un accident de voiture », me répondit-il.

Le cliché, bien sûr... Que voulez-vous répondre à ça ? Sentiments et affaires ne font décidément pas bon ménage. Mais j'acceptai tout de même :

« Bien, alors biffe son nom de la liste. Mais regarde un peu son loyer : à ce prix, on fait carrément du social ! Enfin bref, je te laisse te débrouiller, ce ne sont que des sugges-

tions, et les montants ne dépassent de toute manière pas quelques milliers de francs. »

J'eus tout de même un peu honte... mais c'était la règle : manger ou être mangé. Et certains de ces locataires étaient presque aussi démoniaques que moi, toujours à se plaindre pour un rien ! Pourtant, j'ajoutai :

« Ok... Bon, bah... Tu peux aussi supprimer de la liste la petite vieille, Anne Vauthier – de toute façon elle n'allait pas y rester longtemps, vu son état de santé – et le jeune chômeur, tout en bas. »

Je rentrai finalement chez moi, plutôt satisfait de mes performances mais content d'en avoir fini, et me fis la remarque que je n'avais pas intérêt à écrire ma biographie si je souhaitais éviter d'être hué par les foules. Les gens ne comprennent pas la réalité des affaires...

Pour arriver là où j'en étais, j'avais dû faire des choses dont je n'étais certes pas bien fier, mais, au final, cet argent m'avait aussi permis de faire encore plus de bien. L'hôpital que j'avais fait construire au Burkina Faso, par exemple, comment l'aurais-je financé, sinon ? Et mes impôts, avez-vous idée à combien ils s'élevaient ? Même le fisc m'était reconnaissant, quand il n'était pas en train de fouiller mes dossiers à la recherche de fraudes.

L'État me vole, je vole l'État. À quoi croyez-vous que servaient ces impôts, de toute manière ? Les fonctionnaires sont des humains, et l'humain est jaloux par nature : dès qu'ils en avaient l'occasion, ils préféraient gaspiller des milliers de francs plutôt que de m'en voir gagner. Mais fondamentalement, je ne leur en voulais pas. Non, je leur en étais extrêmement reconnaissant, car c'était grâce à eux que je m'étais le plus enrichi. Une preuve de ma gratitude ? Je votais socialiste depuis plusieurs années. Ces gens-là faisaient passer des lois tellement stupides que les loyers augmentaient, et ainsi je m'enrichissais.

Je suis écœurant, n'est-ce pas ? Ne le croyez pas, c'est

simplement que je parle à cœur ouvert avec vous. Il y a beaucoup plus de gens que vous ne le croyez qui sont comme moi. Je reconnais cependant aussi être légèrement provocateur. Provoquer, c'est tellement facile... et amusant.

J'allumai mon ordinateur et consultai mes e-mails. Comme tous les jours, il y en avait une dizaine auxquels je me devais de répondre. Parmi eux pourtant, j'en aperçus un sans objet et considéré comme sans expéditeur. Je l'ouvris, mais il ne contenait qu'une portion de phrase : « Ce soir, 21 h 33 ». Je ne compris pas. Rendez-vous, menace ou erreur ? Ne voyant aucune raison de m'y intéresser davantage et n'ayant pas la moindre idée de son sens ou de sa provenance, je le laissai de côté et lus les suivants, puis finis tranquillement la soirée avant d'aller me coucher.

Il s'agissait pourtant de mon tout premier contact avec *l'Entité...*

Chapitre 4

Mardi 24 juillet 2016, jour 3 apr. P.

Je devais rencontrer ce jour-là un nouvel employé, Éric Landry, jeune doctorant en informatique de l'EPFL. Nous devions nous organiser afin de mettre sur pied notre propre système de gestion pour la régie.

J'étais assez intéressé par un projet à la *Big Brother*, qui permettrait de centraliser toute l'informatique de nos immeubles et ainsi de contrôler par exemple les portes de garages et caméras à distance. Mais c'était parfaitement vain puisque... j'allais rencontrer *l'Entité* quelques jours plus tard seulement et là, du *big brotherisme*, j'allais en voir suffisamment pour en être dégoûté jusqu'à la fin de mes jours.

J'avais déjà rencontré personnellement Éric, bien qu'assez brièvement, lors de l'entretien d'embauche et m'entendais assez bien avec lui. La matinée devait donc se passer sans problème.

À midi, nous profitâmes du repas pour discuter de certains points du projet. Pendant la discussion, d'autres sujets survinrent cependant et j'appris qu'une troisième personne était morte de crise cardiaque la veille, toujours à proximité du débarcadère de Vevey.

« Est-ce que l'on sait à quelle heure ça s'est produit ? lui demandai-je, curieux.

— 21 heures 33, d'après le journal de ce matin. Un groupe d'adolescents était assis sur les rochers et l'un d'eux serait mort d'un *infarctus foudroyant* », répondit-il.

En entendant l'heure, je restai silencieux quelques instants, puis sortis mon *Smartphone* afin de vérifier mes e-mails. Oui, le mystérieux e-mail de la veille indiquait bien « Ce soir, 21 h 33 », et le message avait été envoyé durant l'après-midi, à trois heures moins dix. Je rangeai mon téléphone. Éric me demanda s'il y avait un problème, je répondis par la négative et lui demandai s'il en savait plus. Non, il ne savait rien mais ajouta que ces trois-là n'avaient vraiment pas eu de chance et que ce genre de cas risquait de « faire parler tous les superstitieux ». Oui, les superstitieux. Le devenais-je ?

Nous terminâmes le repas, discutâmes encore de quelques points puis fixâmes un autre rendez-vous avant de nous quitter.

Je rentrai directement chez moi et consultai à nouveau mes e-mails, parmi lesquels j'en aperçus un autre très étrange, envoyé une heure plus tôt à peine, provenant cette fois-ci d'un certain `anonymous@tlkbrs.com` et qui demandait : « Convaincu ? ». Rien de plus que ce simple mot. Il y avait fort à parier que l'expéditeur était le même que celui de la veille, et le tout commençait véritablement à devenir effrayant !

Au terme d'une petite enquête informatique, je parvins à établir par l'inspection du code source que les deux messages provenaient du même expéditeur. C'était donc bien l'inconnu de la veille qui me recontactait. Je tentai de retracer l'origine de l'adresse IP du serveur d'envoi, qui me conduisit au site Internet `www.tlkbrs.com`. Malheureusement (ou plutôt évidemment), celui-ci était vide et renvoyait une erreur 404. Pas de trace non plus dans les moteurs de recherche, et le *whois* m'apprit que le nom de domaine avait été créé deux jours auparavant, enregistré anonymement auprès d'un très

grand registraire³ américain.

En somme, le seul moyen que j'avais de connaître mon mystérieux correspondant était de saisir la justice, en contactant la société américaine à l'aide d'un avocat afin qu'elle me fasse parvenir l'identité de son client. Et ce faisant, même si elle acceptait ma demande, rien ne me garantissait que je ne tomberais pas sur une holding dans un paradis fiscal. Tout cela nécessitait de toute manière plusieurs semaines de démarches et il était évident que je n'en avais pas le temps. Alors, j'entrepris une action plus traditionnelle et cliquai le plus simplement du monde sur le bouton « Répondre ». J'écrivis, dans le style du destinataire, cette brève et courte phrase : « Qui êtes-vous, que voulez-vous ? ».

Moins de cinq secondes plus tard, une notification apparut sur mon bureau, annonçant l'arrivée d'une réponse. Un délai tellement court que j'en vins à me demander si mon interlocuteur était vraiment humain. J'étais loin de me douter à quel point j'avais vu juste...

« Vous le découvrirez bientôt. Comprenez que personne d'autre n'est intéressé par ces informations et attendez simplement. Ce soir, 20 h 43. »

Un message très bref, comme d'habitude, et une nouvelle heure. L'expéditeur n'étant a priori pas très loquace, je n'insistai pas.

Tout laissait donc supposer qu'une nouvelle victime allait perdre la vie ce soir à 20 h 43, au même endroit et dans les mêmes circonstances que les trois jours précédents. Et si l'individu avait estimé bon de m'en informer, il était également très probable qu'il souhaitât que je m'y rende.

Pour quelle raison ? Je n'en savais rien mais j'étais décidé à jouer le jeu. Si ce devait être un piège, alors je tomberais dedans. Il pouvait aussi tout simplement s'agir d'un ami qui tenait à ce que je découvre la vérité, ou alors d'un homme

³ Centre d'enregistrement de noms de domaine accrédité, qui s'occupe généralement de les vendre et de gérer leur propriété.

qui souhaitait m'espionner et observer mes réactions. Une forme de test, en somme. Mais dans tous les cas, j'allais suivre ces « instructions » et garder l'échange secret jusqu'à ce que l'individu m'eût fait part de ses intentions.

20 h 30. J'étais arrivé un peu plus de dix minutes plus tôt et m'étais installé sur un banc à environ 30 mètres des emplacements de décès des trois précédentes victimes. J'avais en principe un rendez-vous ce soir-là à 21 heures mais j'avais pris la peine de le décommander par sécurité, ne sachant pas du tout à quoi je devais m'attendre. J'étais équipé d'une caméra dans la sacoche posée à côté de moi, prêt à filmer si quoi que ce soit devait se produire. Afin de ne pas attirer l'attention, je ne pensais cependant pas l'utiliser : personne n'était censé savoir ce qui allait se passer.

Au fur et à mesure que l'heure approchait, j'observais de plus en plus attentivement les personnes présentes et tentais de déceler tout comportement étrange : peut-être n'étais-je pas le seul informé. Officiellement, j'attendais un courtier avec lequel j'avais rendez-vous. Officieusement, vous connaissez la raison de ma présence.

Je consultai ma montre : 20 h 41. Un jeune couple d'adolescents se trouvait sur le banc où avait dormi le clochard décédé ; personne n'était assis sur les rochers mais, à quinze mètres environ de là, on pouvait distinguer un jeune enfant de six ans environ s'amusant à marcher sur le muret bordant l'allée pendant qu'une femme de forte corpulence, sûrement sa nourrice, discutait avec une autre. En somme, il y avait bien trop de monde pour qu'il soit possible d'en faire la liste ou de prévoir qui se trouverait à l'emplacement des précédentes victimes dans la minute suivante.

20 h 42, il restait moins de 30 secondes. Plus que 20 secondes – je détestais ce suspense. Puis 10 secondes – mon cœur commençait à battre de plus en plus fort. Et finalement, 5 secondes. Je comptai dans ma tête : 4, 3, 2, 1... Zéro. J'observai, mais ne vis rien. Je passai rapidement d'un côté à l'autre de mon champ de vision afin de m'assurer de

ne rien avoir manqué mais... non, rien n'avait l'air de s'être produit.

Je vérifiai sur ma montre : il était 20 h 43 et 10 secondes. Elle était réglée à la seconde près et la minute n'était pas terminée, quelque chose pouvait donc encore se produire. Alors, je restai immobile et continuai d'observer. Vingt secondes passèrent. Rien. Dix secondes s'écoulèrent encore et...

Un homme au téléphone posa sa main sur son torse, se plia légèrement, et je vis une expression de douleur se dessiner sur son visage. Il s'arrêta de marcher, se tordit de plus en plus, décolla le portable de son oreille et se dirigea vers le muret pour s'y asseoir. Les promeneurs tournèrent la tête mais continuèrent dans un premier temps d'avancer. Quelques secondes à peine s'écoulèrent et la plupart ralentirent alors que les premiers commençaient déjà à s'arrêter et s'interroger. La crise de l'individu semblait continuer et s'aggraver, lorsque quelqu'un osa enfin demander : « Est-ce que tout va bien ? ». La question n'attendait bien sûr pas de réponse et il n'en donna d'ailleurs pas mais descendit du muret pour s'allonger par terre puis sembla perdre connaissance, la bouche à moitié ouverte.

Le nombre de personnes autour de l'homme commençant à croître, je m'approchai pour mieux comprendre ce qu'il se passait. Étonnamment, personne n'avait vraiment l'air d'agir. M'attendant à cela, bien que ce fût la première fois que j'assistais réellement à un arrêt cardiaque en direct, je sortis immédiatement mon téléphone et composai le 144 pour alerter les urgences.

Moi qui souhaitais rester discret... J'étais en train de griller ma couverture. Mais alerter les secours était le minimum à faire ! Malgré moi, je ne parvins pas à contrôler totalement le son de ma voix et une partie de mes émotions s'en échappèrent.

En raccrochant, je m'aperçus que plusieurs personnes avaient enfin commencé à agir sérieusement. Le simple fait

de m'avoir entendu appeler les urgences et mentionner « crise cardiaque » avait peut-être permis aux promeneurs de se « réveiller » et de réaliser de quoi il s'agissait. Trop de monde, c'est souvent plus dangereux que pas suffisamment, car personne n'ose agir. L'effet spectateur, j'imagine que vous connaissez cela.

Une jeune fille tenta de secouer la victime et de lui parler pour voir si elle réagissait, sans succès. Pendant ce temps, les autres témoins de la scène se questionnaient afin de savoir ce qu'il convenait de faire : tout le monde songeait au massage cardiaque, mais personne n'osait en entreprendre un. Heureusement, il se trouvait parmi eux un étudiant en médecine qui s'attela finalement à la tâche.

Quelques minutes à peine après mon appel, nous entendîmes la sirène de l'ambulance. Un temps d'intervention très court grâce à la proximité de l'hôpital. La foule s'écarta immédiatement, ouvrant le passage aux ambulanciers, et il apparut malheureusement très vite que les chances de survie n'étaient pas très élevées. Deux minutes plus tard seulement, voici que la police arrivait alors que l'ambulance repartait déjà. Les agents commencèrent à interroger les nombreux témoins, car la police cherchait des relations avec les trois précédents incidents et commençait à suspecter plus que de simples coïncidences.

Je devais prendre une décision : faire part de mes piètres indices aux forces de l'ordre ou garder le secret jusqu'à en savoir plus ? Je n'étais de toute manière au courant que de très peu de choses, si ce n'était qu'un parfait inconnu semblait bien renseigné. Or, de cet individu, je n'avais qu'une adresse IP qui ne servait à rien, même à la police, et, de surcroît, les échanges de messages que nous avons eus n'établissaient aucune forme de preuve.

Il y avait aussi fort à parier que l'homme m'espionnait depuis un certain temps. En informant la police de ce contact, je me mettais non seulement en danger de mort, mais

éliminais aussi immédiatement tout espoir qu'il me contacte à nouveau, et donc d'avoir de plus amples informations.

Bien que cette personne ne semblât pas bien intentionnée à première vue, je ne connaissais pas encore son but, qui pouvait s'avérer louable (luttait-il contre ces décès ou en était-il l'auteur ?). D'un autre côté, je risquais aussi de gros ennuis pour rétention d'informations capitales (et si le gouvernement était impliqué ?). Pesant le pour et le contre, j'arrivai rapidement à la conclusion que parler était le mauvais choix pour mes intérêts personnels mais également pour ceux de la collectivité. Ayant appelé les secours, je décidai de rester tout de même pour témoigner mais sans tout mentionner.

Chapitre 5

Mercredi 25 juillet 2016, jour 4 apr. P.

Cette journée encore, pas question de rendez-vous, du moins le matin. J'allais prendre du temps pour me renseigner sur l'affaire de la veille. Les événements m'avaient de toute manière bien trop perturbé pour que je puisse me concentrer. Oui, même moi. Vous rendez-vous compte de ce qu'il faut en temps normal pour me déstabiliser ?

Quatre jours, quatre morts, même endroit, mêmes circonstances : largement de quoi nourrir les rapaces des médias. D'ailleurs, tous les journaux de la région y consacraient une page complète qui faisait la une. Du côté de la Suisse alémanique et des pays voisins, les articles étaient cette fois relégués à la deuxième ou troisième page. Dans le reste du monde, il ne s'agissait en revanche que de petits articles occasionnels évoquant la série noire, quand on estimait utile d'en parler. Pourtant, en lisant ne serait-ce qu'un extrait de ceux-ci, on se rendait rapidement compte de l'importance du sujet :

« La police locale a décidé de clore la zone et de définir un périmètre de sécurité de vingt mètres. Dans cet espace ne sera autorisé aucun individu et une ambulance restera en permanence sur place pour être en mesure d'agir instantanément.

nément en cas de problème. Cinq agents de police seront présents sur les lieux pour en surveiller l'accès, répondre aux questions des passants ainsi qu'observer tout éventuel événement suspect. »

Les articles donnaient également plus d'informations sur les causes des décès. Dans tous les cas, la mort était due à un « infarctus du myocarde causé par la formation d'un caillot obstruant une artère coronaire, conduisant à un arrêt cardiaque ». Dans chacun des cas, la mort avait été foudroyante et les individus ne présentaient pour la plupart pas de facteurs de risque cardiaque particuliers. Les articles étant destinés au public, ils ne contenaient que peu d'informations sur les autopsies des corps. Je fis donc une rapide recherche sur Internet et trouvai quelques sites détaillant les cas de manière un peu plus médicale. N'ayant que peu de connaissances dans le domaine, je tentai de me renseigner tant bien que mal sur les crises cardiaques mais m'aperçus assez rapidement de la complexité de la chose dès que l'on en arrivait aux détails.

Maintenant, je sais pourquoi je n'ai pas fait médecine, songeai-je.

Pour chacun des corps, les médecins légistes estimaient l'âge du thrombus⁴ à quelques heures tout au plus. Cela confirmait la thèse selon laquelle les victimes n'étaient pas sujettes à risque auparavant et laissait penser que le caillot s'était développé très rapidement, quelques instants à peine avant l'apparition des premiers symptômes. C'était plutôt inhabituel, mais les analyses étaient bien trop récentes et imprécises pour qu'il soit possible d'affirmer quoi que ce soit. La mort semblait a priori naturelle, aussi étrange fût-elle.

Peu avant de partir à mon rendez-vous, je reçus un nouvel e-mail émanant encore une fois du mystérieux et morbide inconnu.

« Bientôt, vos questions trouveront les réponses qu'elles

⁴ Caillot sanguin.

attendent. D'ici là, continuez sur la voie du silence. Et suivez mes instructions. Celles-ci vous seront favorables. Procurez-vous rapidement des passeports canadiens et américains. Pour vous et celle qui vous est chère. Elle n'a pas besoin d'en savoir plus pour l'instant. Vrais ou faux, ils feront l'affaire s'ils sont bien fabriqués. Vous serez canadiens et américains naturalisés, originaires de Suisse. Nouveaux noms, nouvelles dates de naissance. Elles deviendront vôtres dès votre arrivée dans le pays. Votre ami Marc, que vous rencontrerez ce soir comme à votre habitude, possède des contacts qui vous permettront leur obtention. Vous le mettez au courant pour ma personne. Il saura rester discret. D'ici là, je vous laisse vous rendre à votre entrevue de ce midi. »

Un message à nouveau étrange, dans ce style si particulier que je commençais à haïr. Pourtant, il s'agissait du premier e-mail d'une telle longueur : les informations ne faisaient encore surface qu'au compte-gouttes mais devenaient de plus en plus abondantes, comme si l'homme souhaitait progressivement me *récompenser* d'avoir suivi ses instructions en m'accordant sa *confiance*. Ce qui était extrêmement gênant, en revanche, était tout ce qu'il semblait savoir sur ma vie privée : ma relation avec Laura, mes rencontres régulières avec Marc Mercier (avocat et ami depuis quelques années, que je voyais régulièrement, et encore ce soir) et mon rendez-vous d'aujourd'hui. J'avais certainement dû être suivi, mais je ne faisais pas attention à mes arrières et il était donc normal que je n'aie rien remarqué, pensai-je avec inquiétude.

Il devenait de plus en plus urgent de prendre une décision quant à l'attitude à adopter vis-à-vis de cette affaire, car chaque seconde qui passait me rendait un peu plus complice. Je n'avais malheureusement toujours pas la moindre idée des buts ou de l'identité de l'expéditeur, et dus donc encore une fois me résoudre à suivre ses instructions...

L'après-midi, je me rendis à mon rendez-vous, comme prévu. Tout se passa bien et je fis une bonne affaire, malgré

mes nombreuses préoccupations que le client ne tarda à remarquer. Responsable d'une entreprise d'import-export relativement grande, il m'avait finalement acheté un lot immobilier d'une valeur de trois millions et demi de francs. Sachant qu'il s'agissait d'entrepôts dont je peinais à me débarrasser et que j'avais acquis pour trois millions deux ans auparavant, vous comprendrez que je m'en étais plutôt bien sorti (j'étais de toute façon prêt à descendre jusqu'à deux millions !).

En sortant du bureau où nous avons effectué la transaction accompagnés du notaire, je me dirigeai vers la voiture où Maxime m'attendait. Nous nous rendîmes directement à Crissier, chez Violier, où nous avons l'habitude de manger avec Marc. Comment j'ai rencontré Marc ? Je crois qu'il est temps de vous expliquer comment j'ai fait fortune.

J'avais 26 ans, je venais de terminer mes études et travaillais dans une banque depuis un peu plus de deux ans. Indéniablement, ils avaient pris une excellente décision en m'engageant. Mais je ne savais même pas pourquoi je continuais à travailler chez eux : une pression permanente et des horaires inflexibles durant lesquels je passais mon temps attaché à un écran, à analyser des fluctuations boursières... pour un misérable salaire d'à peine six chiffres, là où les gains que je leur rapportais s'élevaient à plusieurs millions par année. Je quittai donc mon emploi, emportant bien sûr avec moi discrètement quelques fichiers de clients – sait-on jamais...

La spéculation était indubitablement mon atout et je me tournai donc vers l'immobilier : au lieu de titres fictifs, voilà que j'achetais ce qu'il y a de plus concret. Et en me mettant à mon compte, tous les profits m'appartenaient et je pouvais enfin avoir la prétention de ne devoir qu'à moi-même, ne dépendant plus de supérieurs ou de l'emploi que l'on voulait bien me concéder.

Grâce à mes premiers salaires et à une somme héritée, je partais avec près de 500 000 francs en poche. Profitant de l'effet de levier et faisant jouer les relations que j'avais su

construire, je pus facilement dégager un emprunt hypothécaire de deux millions qui me permit d'acquérir mon premier bien. Et voilà qu'à peine trois mois plus tard, grâce à un agréable concours de circonstances, je l'avais revendu pour trois millions et demi, réalisant ainsi un bénéfice d'un million de francs. Impôts payés (du moins la partie déclarée), je pus alors commencer ma carrière...

Et Marc dans l'histoire ? J'y arrive.

Rapidement, j'eus mes premiers ennuis juridiques et découvrîs, encore naïf, à quel point la justice pouvait se montrer partielle. La loi avait beau être de mon côté, les juges ne l'étaient pas, alors je dus m'offrir les services d'un avocat malgré mes solides connaissances en droit. Je contactai donc Marc, encore jeune et ambitieux docteur en droit faisant ses débuts au barreau, que je connaissais vaguement de mes études secondaires.

Marc brillait, j'excellais : nous eûmes chacun une ascension sociale fulgurante. Tandis que je m'enrichissais, il défendait des cas de plus en plus importants pour des sommes appariées. Il était chaque jour davantage sollicité par des clients dont l'importance ne cessait de croître. Il devenait par conséquent extrêmement cher.

J'engageai donc d'autres avocats pour traiter la plupart des cas courants, et ne confiais à Marc plus que les affaires majeures, car il était indéniablement le meilleur. De mon côté, je lui rendais également quelques services. Où croyez-vous que son argent est placé ? Plus que clients mutuels, nous devînmes amis.

Un mercredi sur deux, nous nous rencontrions pour parler de tout et de rien, nous plaindre des socialistes et nous moquer des fonctionnaires autour d'un bon repas chez Violier. Bon, ou plutôt excellent : probablement le meilleur restaurant de la région, voire du pays. J'apprécie les bons repas, mais certainement pas autant que Marc qui est un véritable gastronome : c'est principalement lui qui insistait pour que

nous mangions ici. Le trajet prit un peu plus d'une demi-heure, et nous arrivâmes aux alentours de 18 h 30. Marc nous rejoignit quelques minutes après.

Étonnamment, nous nous entendions très bien malgré des goûts et opinions très différents. Passionné de bodybuilding avec un physique allant de pair et 4^e dan de karaté, Marc n'hésitait pas à manifester très crûment son opinion avec un vocabulaire du même acabit. Les gens avaient généralement de la peine à le croire lorsqu'il se présentait en tant qu'avocat, et il était plus d'une fois arrivé qu'un juge le confonde avec l'accusé. Étant moi-même peu costaud et d'un langage clairement retenu (néanmoins très direct dans mes propos), la distinction entre nous sur ces deux points était des plus visibles.

Durant la première partie du repas, nous discutâmes de divers sujets, principalement d'affaires et de cas qu'il avait eu à défendre. C'était surtout pour moi un moyen d'amorcer la conversation, car le sujet auquel je souhaitais arriver était plutôt déstabilisant. Je constatai que je n'allais finalement pas avoir besoin de l'amener puisque Marc en parla de lui-même :

« T'as entendu parler des quatre cas de crises cardiaques du débarcadère de Vevey ? C'est tout près de chez toi, ça, non ? »

Avant de lui faire part de mes propres connaissances et de ma situation pour le moins particulière, je tentai d'évaluer sa position. Que savait-il déjà de l'affaire ? Avait-il une opinion sur la question ? Avait-il aussi été personnellement contacté par l'inconnu ? A priori, il n'était pas au courant de grand-chose :

« C'est clair que c'est vraiment un cas étrange, mais les mesures me semblent quand même presque excessives, articula-t-il, la bouche pleine de pain. C'est déjà arrivé que le hasard et les circonstances causent des phénomènes encore plus inattendus, mais à l'inverse, jamais ça n'a été possible de déclencher artificiellement une crise cardiaque. Tu connais le principe du rasoir d'Ockham, n'est-ce pas ? L'hypothèse la

plus simple est souvent la plus vraisemblable. Du coup, je pense que ça ne servira à rien, rien ne se passera et la police lèvera les barrières demain ou après-demain. Bon, par contre, c'est vrai que ça rassurera beaucoup de gens et évitera tout risque à la police de passer pour des incompetents. »

Quelques secondes de silence s'écoulèrent, après lesquelles je commençai mon récit :

« Écoute, Marc, je dois t'expliquer quelque chose d'important à ce sujet qui devra rester confidentiel... ».

Il écouta sans dire un mot, jusqu'à ce que je l'aie informé de tout ce que je savais. Il était tenu de par son métier au secret professionnel, et je savais qu'il le respecterait quelle que soit la situation, ou presque. Il lui était même quelquefois arrivé de devoir innocenter – avec succès, d'ailleurs – de dangereux criminels (du moins selon ses termes) lui ayant confié qu'ils étaient véritablement coupables des meurtres dont ils étaient accusés. Malgré cela, il les avait défendus et ils avaient été remis en liberté, puis bien vite ré-emprisonnés pour d'autres méfaits. Entre nous, il m'a plusieurs fois avoué qu'ayant une réputation à tenir, il se devait de faire son travail au mieux, mais que, disposant aussi d'une morale, il avait ensuite systématiquement fait le nécessaire pour que les truands ne représentent plus de danger. Généralement par des dénonciations anonymes ou quelques habiles mises en scène.

En terminant mon récit, je n'oubliai pas de lui faire part de la question des passeports.

Un silence se fit à nouveau, puis Marc le brisa en s'écriant très franchement :

« Bah merde alors... Ouais, je dois dans ce cas reconnaître que je m'étais trompé, ça a l'air bien plus important que ce que je pensais. On ne sait pas encore les intentions de cette personne, peut-être qu'elle souhaite uniquement protéger des gens mais discrètement, ou peut-être qu'elle est à l'origine du problème. Dans tous les cas, elle doit avoir ses raisons et je pense qu'on n'en sait pas suffisamment pour

oser prendre une décision qui puisse la contrarier. Tu as sûrement bien agi jusque-là.

— Il est possible que nous soyons écoutés ou observés, répondis-je. L'individu semble être particulièrement bien renseigné sur moi et mes habitudes. Il est peut-être installé à une table proche mais il est également possible qu'un micro soit placé quelque part dans la salle, voire sur nous.

— Ouais, mais il sait certainement que nous en sommes conscients et s'attend donc simplement à ce qu'on coopère. Justement, pour en revenir au sujet de sa demande, je ne connais personne au consulat américain ou canadien mais j'ai effectivement défendu quelques faussaires extrêmement doués qui me sont redevables. De toute façon, ils accepteront de rendre ce service à n'importe quelle personne alignant les billets de la bonne couleur. Je devrais facilement pouvoir te mettre en relation avec eux. Bien entendu, ils ne peuvent pas changer les registres de l'état civil, mais les documents qu'ils fourniront seront plus vrais que nature.

— Merci. Il aurait pu simplement me demander de te contacter pour les faux papiers, mais il a aussi précisé clairement que je pouvais absolument *tout* te dire, contrairement à n'importe qui d'autre. Il semblerait donc que tu aies à jouer un rôle bien plus important dans cette histoire. Je pense que tant qu'à faire, tu ferais mieux de te procurer aussi des papiers d'identité. Qui sait ? On pourrait le regretter sinon. »

Le dessert arriva, un *Feuilleté d'ananas Victoria poché au rhum Charrette*, d'après la carte. Il allait nous être difficile de bien en profiter au vu de la discussion que nous menions : j'étais totalement absorbé, et même Marc semblait ne pas s'intéresser à son repas.

« Ce qui est étrange, c'est qu'il ne m'ait pas contacté directement, poursuivit Marc. Peut-être qu'il ne m'a choisi qu'après coup et que tu es sa seule véritable cible. Est-ce qu'on fait aussi des papiers pour Laura ?

— Oui, je dois la voir demain. Je lui ferai comprendre qu'il me faut une photo d'identité d'elle mais, à moins que je ne reçoive de contre-indication d'ici là, je ne lui expliquerai

pas les détails. Elle me fera confiance.

— O.K., je t'appellerai demain pour t'indiquer ce dont t'auras besoin. N'oublie pas de me tenir au courant si jamais tu reçois d'autres messages. »

Le repas se termina plutôt silencieusement. Chacun réfléchissait de son côté à la suite des événements, tentant de temps à autre d'émettre une hypothèse. Les autres sujets avaient soudainement perdu toute importance.

Nous nous quittâmes à onze heures moins le quart environ. J'avais dit à Maxime de m'attendre dès dix heures et demie. Il était là, toujours ponctuel.

À 23 heures, nous entendîmes les informations à la radio. J'y appris avec stupeur, bien que je m'y sois préparé, qu'un des deux agents censés garder le périmètre était mort d'une crise cardiaque l'après-midi, vers 16 h 30. Les deux médecins présents sur place n'avaient rien pu faire pour réanimer la victime malgré tous leurs efforts. Le présentateur rapporta ensuite les dires de la police, annonçant vouloir étendre le périmètre de sécurité à tout le quartier, avec cette fois-ci une distance de sécurité de près de 80 mètres par rapport au rivage. Le débarcadère allait donc être fermé et les bateaux allaient devoir contourner la zone.

Les informations se prolongèrent et durèrent un quart d'heure au lieu des cinq minutes habituelles. Elles furent suivies de diverses interviews, dont celle des agents ayant survécu, qui affirmèrent ne rien avoir remarqué d'anormal. Ils témoignèrent en revanche avoir dû s'occuper de nombreux passants qui souhaitaient savoir pourquoi la zone était fermée. Les autorités pensaient que quelqu'un avait pu profiter de cette distraction pour effectuer une action qui serait passée inaperçue, et qui serait à l'origine du *meurtre*.

Les membres des forces de l'ordre allaient désormais être au nombre de vingt et des caméras de surveillance seraient placées à l'intérieur de la zone pour compléter le travail humain. Le commandant de la police cantonale répondit aux questions des journalistes mais ne donna aucune information

quant à la suite des évènements si la crise devait continuer. Il les rassura cependant en déclarant que « tout était pris en charge », et assura que l'origine des incidents serait « bientôt découverte ». Le syndic⁵ devait faire un discours à ce propos dès le lendemain, en début de matinée.

S'il y avait quelque chose dont j'étais sûr, c'est que ça n'allait pas être simple pour qui que ce soit. D'ailleurs, j'allais certainement perdre quelques millions. L'immeuble que je venais d'acheter quatre jours plus tôt, par exemple, était extrêmement proche de la « zone à risque » et allait fatalement perdre toute valeur.

En arrivant chez moi, je commençai par demander à ma secrétaire de ne plus fixer aucun rendez-vous pour les jours à venir et d'annuler tous ceux du lendemain, voire des jours suivants si possible. Je menai ensuite ma propre enquête sur l'expéditeur des e-mails et préparai donc un recommandé à l'attention du registraire du nom de domaine utilisé. Je n'avais pas beaucoup d'espoir d'arriver à un résultat, mais je devais tout essayer. J'achevai ma lettre, la relus et fus plutôt satisfait du résultat. Bien formelle, suffisamment impressionnante pour passer l'étape des secrétaires hystériques qui broient avec candeur tout ce qu'elles reçoivent.

⁵ Maire. Terme employé pour désigner l'autorité municipale des communes du canton de Vaud.

Chapitre 6

Jeudi. De nombreuses tâches m'attendaient, et non professionnelles pour une fois. En me levant, je confiai immédiatement le recommandé pour le registraire à Maxime, puis allai déjeuner. J'avais rendez-vous à 11 heures chez Laura qui habitait à Lausanne, à environ une demi-heure de route. Il était 9 heures, ce qui me laissait donc une heure et demie pour me rendre à la zone à risque afin d'évaluer moi-même la situation.

En arrivant sur place, je constatai que la situation était bel et bien telle que la radio la présentait, voire pire. La zone était désormais protégée par deux rangées de barrières de manifestation, entre lesquelles se trouvaient de nombreux policiers armés. De part et d'autre, des pancartes interdisaient le passage et en expliquaient les raisons, mais cela n'empêchait pas certains passants de s'énerver et de demander pourquoi ils n'avaient pas le droit de traverser. De temps en temps, une personne sortait un appareil photo ou une caméra mais il s'agissait plus de curieux que de journalistes. Globalement, on pouvait davantage qualifier le lieu d'*attraction locale* que de quoi que ce soit d'autre.

J'entendis un groupe de jeunes rire à propos des victimes précédentes. L'un d'eux se moqua, mimant une crise cardiaque. *C'est ça*, pensai-je, *rigolez pendant que vous le pouvez encore...* Comment les gens pouvaient-ils ne pas prendre au sérieux une affaire aussi importante ?

Je fis le tour de la zone et observai les abondants promeneurs qui effectuaient le détour afin de pouvoir continuer à longer la rive. De rares individus étaient autorisés à avancer de quelques mètres dans la zone de sécurité pour rejoindre l'entrée de leur immeuble, bien que la plupart des locataires aient décidé d'attendre la fin de la *crise* pour retourner chez eux (en vérité, ils allaient devoir attendre *très* longtemps. Mais ils ne pouvaient le savoir. Et l'espoir fait vivre...). L'immeuble que j'avais acheté samedi faisait déjà partie du lot.

Soudain, les agents reçurent par talkie-walkie un message qui sembla tous les affoler. Une baisse de salaire ? L'annulation de la beuverie hebdomadaire du vendredi soir ? Non, bien moins grave : j'appris quelques secondes après, en entendant la foule s'agiter, que la mort d'un plaisancier venait de leur être signalée. L'homme, à bord d'un voilier, se trouvait à un peu moins de 150 mètres du rivage, soit près de 70 mètres au-delà de la zone de sécurité instaurée par la police pour la navigation maritime. Tout laissait donc penser que de nouveaux ordres allaient être donnés dans les heures qui suivraient et que les polices locales ne seraient désormais plus les seules concernées.

Il allait bientôt être dix heures et demie et il me fallait donc songer à partir en direction de Lausanne. Arrivés sur place, Maxime me déposa comme à son habitude devant la villa de Laura avant de repartir afin de nous laisser pour l'après-midi. Je ne lui avais jamais demandé ce qu'il faisait pendant ce temps, mais j'avais quelques idées et préférais ne pas en savoir plus... Il ne se mêlait pas de mes affaires louches, alors je ne me mêlais pas des siennes, et tout le monde s'en tirait à bon compte.

Comme avec Marc, je n'entrai pas directement dans le vif du sujet et décidai de n'en parler qu'en fin d'après-midi, juste avant de nous quitter. Le thème étant d'actualité, et ce tout particulièrement dans la région, nous en arrivâmes inévitablement à devoir parler de ces morts étranges plus tôt que

prévu. Ayant reçu des indications claires de l'inconnu, je me gardai cependant de lui dire ce que je savais vraiment mais lui appris le nouveau décès de ce matin, dont elle ne connaissait pas encore l'existence. Vers 16 heures, je lui déclarai finalement, d'un ton presque solennel :

« La semaine passée, j'ai été mêlé à une affaire très importante qui nous concerne. Moi, toi indirectement, mais aussi d'autres. Je ne peux pour l'instant pas t'en dire plus, mais j'aimerais que tu me fasses confiance car nous aurons peut-être des décisions importantes à prendre d'ici quelques jours. »

Elle ne répondit pas, car il était évident qu'elle attendait la suite. Le ton de ma voix était plutôt inquiétant, dramatique, et ce n'était apparemment pas une demande en mariage que je m'apprêtais à lui faire. Je continuai donc :

« Dès que je le pourrai, je te dirai ce que je sais. D'ici là, j'aurais besoin d'une photo de toi afin de nous préparer des pièces d'identité canadiennes et américaines. Ne me demande pas pourquoi, je ne le sais pas. On m'a sommé de le faire et ce sont des instructions qu'il est important de suivre. Il y a un homme qui sait beaucoup de choses sur nous et semble m'espionner depuis un certain temps déjà. Peut-être d'ailleurs qu'il te surveille aussi. Reste sur tes gardes. »

Laura me crut au début directement responsable et se mit à m'accuser. Elle était de nature très impulsive, mais je dois aussi reconnaître que je n'étais pas toujours du genre à éviter les ennuis.

« Qu'est-ce que tu as encore fait de dangereux, cette fois ? J'espère que tu ne t'es pas embarqué dans un commerce illégal ou dans une affaire mafieuse ! Est-ce que tu es en train de sous-entendre qu'on va devoir se cacher quelque part à l'autre bout de la planète ? »

Je restai calme.

« Non, je n'ai rien fait d'illégal, du moins pas plus que d'habitude. Cela n'a a priori aucun rapport direct avec moi, ni avec toi, mais on risque d'être malgré nous impliqués et peut-être qu'il faudra, comme tu l'as dit, envisager une fuite

d'ici quelque temps. L'individu n'a rien dit quant à ses intentions : soit il est avec nous et veut nous protéger, soit il va tenter de nous menacer. Dans tous les cas, il semble avoir un but bien précis et est potentiellement très dangereux. Pour l'instant, nous devons attendre. Je ne suis pas autorisé à t'en dire plus et j'ai peur d'en avoir déjà trop dit... »

Au bout de quelques minutes passées à la calmer, elle finit par se raisonner et accepta :

« Bien... J'espère te connaître suffisamment pour penser que tu as de bonnes raisons. »

Nous continuâmes ensuite la discussion. Elle me demanda notamment comment je comptais m'y prendre pour la fabrication des faux. Je préférerais ne pas répondre. Bien que cela n'eût que peu d'importance, j'en avais déjà bien trop révélé et l'inconnu allait certainement le savoir d'une manière ou d'une autre. Laura savait qu'il était inutile d'insister et n'en demanda pas plus, mais il se voyait au regard noir qu'elle me lança que cela la frustrait.

Nous nous quittâmes vers 17 h 30 environ. À nouveau, toute l'ambiance avait été cassée par la discussion et il était irrémédiablement impossible à toute conversation plus ordinaire de refaire surface pour le restant de la journée.

Chapitre 7

Vendredi 27 juillet 2016, jour 6 apr. P.

Marc m'avait appelé la veille assez tard pour m'informer qu'il était enfin parvenu à joindre ses contacts. Ils avaient finalement accepté de fabriquer nos papiers d'identité, tout en profitant de la situation pour nous forcer à y mettre le prix. Marc m'expliqua que ces hommes aimaient se renseigner sur les moyens de leurs clients *avant* de leur présenter un « devis », et qu'ils avaient tout de suite constaté que mes poches étaient *pleines*. Selon eux, le prix était justifié du fait de la rareté des passeports canadiens, ce qui leur demandait un travail plus important pour la reproduction. J'en doutais, mais je respecte ceux qui savent tirer parti des bonnes situations au meilleur moment : c'est comme cela que j'avais réussi.

Je leur fis parvenir les documents par e-mail et ils me répondirent que je pourrais venir les chercher dans quatre jours, l'envoi postal étant trop risqué. Me retrouver seul face à une bande de truands me semblait pourtant légèrement plus dangereux mais Marc m'assura qu'il exerçait suffisamment d'influence sur eux pour que je n'aie rien à craindre :

« Ils ne veulent de toute manière pas avoir à dos un avocat, et moi encore moins. Même au niveau de la force brute, ils savent que je pourrais les démolir en combat à mains nues à trois contre un, c'est donc sans danger. Et faut pas exagé-

rer, t'es pas si riche que ça, non plus. Même pas demi-milliardaire, tu ne sers à rien ! », ajouta-t-il en riant.

Je commençai par me renseigner sur les mesures qui avaient été prises ainsi que sur les éventuelles nouvelles morts qui auraient été déclarées. J'appris tout d'abord le décès d'une nouvelle personne : celui d'un agent de police qui se trouvait sur l'un des bateaux chargés de restreindre l'accès à la zone maritime classée comme dangereuse. Cette zone avait été agrandie depuis le décès de la veille et s'étendait désormais jusqu'à plus de 250 mètres du rivage. Mais cela n'avait apparemment pas suffi...

Dans un communiqué récent du matin, on apprenait que la police fédérale, accompagnée de plusieurs scientifiques, allait reprendre l'affaire en main. Ce n'était désormais plus du ressort de la police vaudoise. Cette dernière avait déjà commencé à faire déménager les Veveysans des habitations à moins de 100 mètres de la zone de sécurité :

« Nous élargissons encore un peu le périmètre pour plus de sûreté. L'État prendra totalement en charge les résidents pour leur permettre de trouver un domicile temporaire. »

Les premières théories et analyses sur les faits commencèrent à émaner, tant de la part d'officiels que d'habitants interviewés qui exprimaient leur avis. Les premiers forums de discussion sur le sujet étaient créés et rencontraient un succès grandissant. À l'étranger, la Suisse commençait également à occuper une place de plus en plus importante dans l'actualité. Ce qui effrayait le plus les gens n'était pas ces décès, mais le mystère qui les entourait.

Plusieurs personnes avaient étudié la fréquence des morts. Elle avait jusque-là suivi le rythme d'une par jour mais l'intervalle se réduisait de plus en plus. L'écart entre deux décès était au début de 35 heures environ alors que les victimes n'étaient désormais plus séparées que d'une quinzaine d'heures. Le dernier trépas avait eu lieu le matin même à 00 h 32 et, si la morbide cadence se maintenait, il fallait supposer qu'un nouvel individu succomberait ce jour-ci éga-

lement. Bien sûr, cela ne faisait pas partie des informations officielles qui se voulaient plutôt rassurantes.

Pour ce qui est de l'aspect géographique, on remarquait que les victimes étaient systématiquement les gens les plus proches du rivage, voire sur le lac lui-même. Une enquête dans ce sens était en cours et un appel à témoins avait été lancé afin de déterminer si des bateaux naviguaient dans le secteur lors des premiers décès. Selon des photos prises à ces heures par des touristes et des fêtards, il semblait a priori qu'aucun navire ne se trouvait dans un rayon de plusieurs centaines de mètres, ce qui confirmait par conséquent cette théorie.

D'un point de vue médical, on n'en savait pas beaucoup plus, au grand désespoir des médecins légistes. De toutes les victimes, presque aucune ne fumait. Elles étaient de tous âges, aucun excès de cholestérol n'avait été décelé et une hypertension artérielle n'avait été diagnostiquée que chez l'une d'entre elles. En outre, des causes héréditaires semblaient peu probables puisque aucun cas de crise cardiaque n'était à déplorer dans leur famille.

Grâce aux nouvelles autopsies, il avait cependant été possible de confirmer que les caillots s'étaient formés en quelques instants, une minute tout au plus avant le décès des victimes. À chaque fois, l'endothélium⁶ semblait légèrement endommagé, probablement la cause de la formation des caillots. On soupçonnait également l'injection d'hypercoagulants inconnus dans le sang, mais rien n'avait pu être prouvé.

Des détectives avaient été chargés de chercher une éventuelle relation professionnelle, familiale ou même affective entre les décédés, mais ce fut sans succès. Les victimes semblaient ne jamais s'être rencontrées auparavant. Les autorités ne conféraient d'ailleurs que peu d'importance à cette piste. En revanche, il y avait une hypothèse qui semblait gagner de plus en plus de crédibilité : celle de l'attaque terroriste !

⁶ Paroi interne des vaisseaux sanguins, directement en contact avec le sang.

La conseillère d'État du DSE⁷ du canton de Vaud avait également prononcé un discours affirmant avec assurance que « toutes les mesures nécessaires pour assurer la sécurité des citoyens et déceler l'origine de ce phénomène seront prises. Nous allons travailler en partenariat avec la police fédérale, cantonale et la municipalité de la ville de Vevey afin d'isoler rapidement les causes de ce fléau. Une cellule de crise sera formée. Je souhaite également présenter mes condoléances, personnellement et de la part de tous les responsables du département, aux victimes et à leur famille, ainsi qu'aux deux policiers morts en héros dans l'exercice de leurs fonctions pour défendre leur pays. »

À la télévision, on trouvait de courtes interviews d'habitants locaux. Une dame âgée de Blonay, village des environs de Vevey, se déclara terrorisée et prétendit qu'elle n'oserait même plus se rendre à Vevey pour faire ses achats de peur de faire partie de la liste des victimes. Ce cas n'était bien sûr ni isolé, ni le plus représentatif : des milliers de personnes étaient certes tout aussi – voire plus – affolées, mais la population était globalement plutôt confiante dans le gouvernement. Leur politique avait apparemment eu l'effet escompté, dans la mesure où on entendait régulièrement des gens déclarer : « Puisqu'on nous dit tout, c'est que ça ne doit pas être si grave. Si on devait avoir peur, on nous le dirait aussi ».

Des primes de risque furent promises aux agents, et beaucoup considéraient aussi leurs deux confrères comme des « héros ».

Datant d'une à deux heures à peine, on trouvait déjà un communiqué officiel détaillant les méthodes qui seraient employées par les scientifiques afin d'effectuer des recherches sur le phénomène :

« Nous allons étudier toutes les hypothèses, de la plus probable à la plus invraisemblable. Nous effectuons divers prélèvements de l'atmosphère de la zone, de l'eau du lac et

⁷ Département de la sécurité et de l'environnement.

des différents éléments organiques présents à intervalle régulier afin de les analyser en laboratoire. Nous avons également vérifié la présence de radioactivité mais il semblerait que nous puissions éliminer cette piste. Par sécurité, nous avons procédé à un contrôle médical des agents restreignant le périmètre et une équipe de plongeurs s'apprête à s'immerger afin d'explorer les profondeurs du Léman et ramener des échantillons d'algues et de roches. »

Que le phénomène soit d'origine naturelle ou humaine, les raisons qui avaient pu pousser quelqu'un ou quelque chose à tuer tous ces gens n'avaient pas beaucoup d'importance dans l'immédiat. Ce qu'on voulait connaître dans un premier temps n'était pas le « pourquoi ? », mais le « comment ? ». Car personne ne semblait être en mesure d'expliquer scientifiquement ce qui pouvait provoquer ces décès.

Absorbé par tant d'informations, toutes aussi intéressantes et alarmantes les unes que les autres, je ne m'aperçus pas immédiatement de la présence d'un nouvel e-mail dans ma boîte de réception. Mes intestins se nouèrent face au suspense et l'excitation de savoir ce que l'individu – peut-être à l'origine de ce phénomène, dont tout laissait à penser que cette véritable hécatombe allait encore se perpétuer pendant de nombreux jours – avait souhaité me communiquer. Était-ce enfin une véritable explication ? Non : « Les événements s'enchaînent. Préparez votre départ, dans la perspective que vous ne reviendrez peut-être plus. Avocat, domestique et compagne se joindront au voyage. Les deux derniers resteront cependant en dehors de l'affaire jusqu'à nouvel avis. La destination vous sera indiquée mais il vous faudra dès demain acquérir les faux : en quatre jours, la situation peut se dégrader, faites le nécessaire pour presser le pas. Informez votre entourage de votre départ, prenez les mesures qui s'imposent. Assurez votre absence, mais personne n'a besoin d'en savoir plus. »

Tout semblait calculé. Il était même parvenu à apprendre

la date à laquelle je devais recevoir les papiers. Il avait donc continué à m'observer par je ne sais quel moyen. J'avais pourtant été particulièrement attentif à toute filature éventuelle et vérifiais que les rideaux étaient fermés lorsque je me trouvais chez moi. Je m'étais assuré qu'aucun émetteur n'avait été placé dans la villa ou sur mes habits afin de détecter les éventuels micros ou caméras espions. Rien, absolument rien ! Je ne voyais pas comment il avait pu s'y prendre. Éventuellement, s'il disposait d'un système très perfectionné, il pouvait avoir immédiatement stoppé l'émission de toutes les ondes sitôt qu'il s'était aperçu de la nature de mes recherches. Mais j'en doutais, et trop d'éléments restaient inexpliqués.

Ou encore... Marc était-il lui-même à l'origine de tous ces messages ? Parmi toutes les hypothèses les plus improbables, c'était celle qui l'était le moins.

Maxime arriva alors et déposa le courrier du jour sur mon bureau. J'examinai rapidement les lettres qu'il contenait et l'une d'elles attira immédiatement mon attention : il s'agissait du recommandé que j'avais moi-même fait envoyer aux États-Unis auprès du registraire pour la demande d'informations ! J'appelai donc Maxime pour lui demander s'il l'avait bien posté, ce qu'il confirma :

« Je l'ai confié en mains propres à l'employé du guichet. J'ai même le reçu. »

Je vis alors que la lettre était considérée comme non affranchie, alors que tous les timbres nécessaires avaient été soigneusement placés. À ce moment précis, je reçus un second e-mail :

« Ce type de lettres a bien de la peine à se faire affranchir et risque d'en avoir encore par la suite si vous persistez. Étrange ? Tout est étrange, comme le fait que vous ayez essayé d'en savoir plus sur moi : sans espoir. Je ne vous l'avais pas expressément interdit. Je ne vous blâme donc pas, vous respectez les règles du jeu. Continuez si vous le souhaitez, mais perdre de votre si précieux temps n'est, pour autant

que je sache, pas dans vos habitudes. »

Comment était-il parvenu non seulement à forcer le retour de ce courrier, mais en plus à connaître l'instant précis où j'avais constaté l'erreur ? Avait-il des complices placés dans l'office postal ou dans un centre de distribution ? Il s'agissait en tout cas d'une provocation très claire ! Il souhaitait non seulement manifester son pouvoir, mais également mon impuissance face à lui.

Je décidai donc d'arrêter momentanément mes recherches et d'agir selon ses dernières instructions. Apparemment, il n'avait pas cessé son espionnage, or je n'étais pas encore parvenu à trouver une solution me permettant d'évoluer en tout anonymat : j'allais une fois de plus devoir respecter les consignes à la lettre.

Première chose : j'appelai Marc et lui racontai tout. Il me répondit :

« Là, si ce que tu me dis est vrai, les choses commencent à vraiment devenir importantes pour nous. C'est aussi la première fois qu'il me cite comme étant directement impliqué. J'aimerais que tu me transfères tous les e-mails pour que je puisse les lire, et je m'organiserai pour limiter mes rendez-vous. Je me tiendrai aussi prêt au départ, au cas où.

— Est-ce que tu peux également regarder pour les passeports ? Je te laisse voir avec eux ce qu'il est possible de faire pour accélérer l'affaire.

— Ouais, ça devrait être bon. C'est comme toujours, et pas besoin de le formuler savamment : mieux on paye, plus c'est rapide. »

Il me restait ensuite à recontacter Laura pour l'informer des maigres éléments dont j'étais autorisé à lui faire part. Elle accepta également de se préparer de son côté, avec cependant bien plus de réticences, mais finit par comprendre d'elle-même :

« Est-ce que tout cela a à voir avec les sept morts de Vevey ? Cette histoire devient vraiment sérieuse. Est-ce que

c'est ça que tu tentes de fuir ? »

Un léger silence s'écoula avant que je ne réponde. Sans doute cela me trahit-il.

« Je t'ai dit que je ne pouvais rien te dire, je suis vraiment désolé. »

Silence. Elle avait certainement compris. Mais, plutôt que de l'avouer, elle ajouta simplement :

« Bien... Je vais te faire confiance une fois de plus, mais il faut que tu te rendes compte de l'importance de ce que tu es en train de me demander. Je ne peux pas partir comme ça, sans avertir personne et à la dernière minute. J'avais plusieurs dizaines de rendez-vous extrêmement importants que je vais devoir annuler, et autant te dire directement que tous nos clients ne vont pas l'apprécier.

— Oui, j'en suis conscient, et je te suis vraiment très reconnaissant d'avoir accepté sans que j'aie eu à insister plus que cela. Mais je te promets de tout t'expliquer aussitôt que je le pourrai ! »

J'informai également Maxime de tout ce qu'il avait à savoir, me gardant également de lui faire part de mes doutes quant à son innocence dans l'affaire, puis commençai mes propres préparatifs.

Comme les macabres prévisions l'auguraient, un nouvel individu trouva le repos éternel. Il s'agissait cette fois de l'un des scientifiques chargés de prélèvements. Heure officielle du décès : 13 h 59. Ses collègues témoignèrent avec regret :

« Il était l'un des seuls à avoir eu le courage de s'aventurer en plein centre de la zone, au bord même de la rive. On m'avait demandé de le faire et j'avais refusé. Se trouvant à côté de moi à cet instant, il s'était porté volontaire avant même qu'on ne lui ait adressé la parole. Il avait plutôt tendance à minimiser les risques mais il était aussi très courageux. Avec ce qui s'est passé, on va avoir encore plus de difficultés à trouver d'autres personnes pour continuer les recherches. »

Le responsable de l'équipe de recherche déclara :

«Plusieurs collaborateurs ont annoncé se retirer de l'affaire, du moins sur le terrain, malgré les primes de risque proposées. Si nous ne trouvons pas rapidement de remplaçants, l'efficacité des recherches risque d'être considérablement réduite ! Nous étudions la possibilité de robots pouvant effectuer le travail humain mais nous ne disposons pas directement de tels engins dans nos centres et les tâches peuvent parfois s'avérer très complexes. »

Chapitre 8

Samedi 28 juillet 2016, jour 7 apr. P.

Dès mon éveil, j'appris la fatale suite des évènements : l'un des policiers fédéraux était mort durant la nuit, à 2 h 03. Cette fois, la Suisse faisait véritablement la une dans les journaux et médias du monde entier ! Une grande partie des représentants de la loi annoncèrent eux aussi ne plus accepter de tels risques. Certains témoignèrent :

« Il est hors de question que je continue : il y a déjà eu neuf morts, dont trois policiers, et tout indique que le rythme s'accélère ! Pour nous garder, ils nous ont menacés de renvoi puis nous ont promis de grosses compensations financières. Mais rien à faire : ma décision est prise. »

Bien sûr, le Conseil fédéral était désormais impliqué dans l'affaire. Didier Leuenberger, l'un des sept conseillers fédéraux, à la tête du DDPS⁸, annonça que l'armée suisse allait être mobilisée en tant que soutien à la police fédérale :

« Une transparence totale sur les évènements sera offerte aux citoyens. Nous ne souhaitons pas conserver le secret sur ce qu'il se passe et les actions que nous allons mener. Toutes les découvertes que nous ferons, qu'elles s'annoncent de bon ou mauvais augure, seront publiées. Ce faisant, nous souhaitons que le peuple suisse conserve sa confiance dans le gouvernement et espérons obtenir la coopération de chacun. »

⁸ Département fédéral de la défense, de la protection de la population et des sports.

En entendant ces paroles, je pensai immédiatement à tous ces films américains où l'on voyait des agences gouvernementales telles que la CIA n'hésitant pas à tuer leurs citoyens pour conserver ce type de secrets. À moins que l'État ne soit lui-même à l'origine de tout cela, ce qui m'aurait fortement étonné, on se trouvait dans une situation radicalement opposée.

Il faut cependant reconnaître que les citoyens suisses avaient une mentalité tout de même assez particulière par rapport à celle des autres pays. La Suisse était une démocratie directe et des votations sur des sujets importants étaient régulièrement soumises au peuple. Dans les dernières en date, nous avons eu la possibilité de voter pour la suppression du service militaire obligatoire, pour la diminution du temps de travail, pour la non-augmentation de la TVA ou même pour une augmentation du nombre de semaines de vacances par année. À chaque fois, aussi étonnant que cela puisse paraître, nous avons tout simplement refusé. De telles opportunités dans les pays voisins auraient été saisies avec ferveur. Les Suisses étaient très durs avec eux-mêmes et prêts à se restreindre pour l'intérêt général du pays. Peut-être parfois trop. Cela faisait néanmoins sûrement partie de l'une des raisons pour lesquelles le gouvernement avait osé promettre une telle transparence. Peut-être était-ce donc un choix justifié.

Les autorités, conférant une importance croissante à la piste de l'attaque terroriste, lancèrent un appel à témoins mondial avec prime à la clef pour toute information utile. Quelques minutes à peine après le début de l'annonce, elles reçurent des centaines d'appels mais aucune piste sérieuse ne semblait se démarquer du lot.

Le SRC⁹, soutenu par plus d'une vingtaine de services de renseignements étrangers, débuta une opération d'investigation antiterroriste de grande envergure.

⁹ Service de Renseignement de la Confédération.

Aux alentours de onze heures, Didier Leuenberger annonça l'ouverture d'un site officiel procurant à qui le souhaitait toutes les informations dont disposait la Confédération sur le dossier. Et, pour simplifier la communication, on décida enfin d'un nom officiel pour l'affaire : PROFECIE, soit *Phénomène Récurrent Ondulatoire Fatal Énigmatique à Croissance Incertaine Exponentielle*. Personne ne le savait encore, mais ce nom allait bientôt devenir le mot le plus utilisé de la planète, et ce dans tous les pays du monde...

Désormais, l'intégralité du quartier était fermée dans un rayon d'environ 150 mètres. Les médias en tous genres n'avaient plus qu'un mot à la bouche : *Profecie*. Comme les informations officielles se faisaient de plus en plus fréquentes à mesure que les décès se rapprochaient les uns des autres, les quotidiens étaient déjà dépassés aussitôt qu'ils sortaient de l'imprimerie. Ils tentèrent dans un premier temps de se rattraper par des éditions spéciales, mais les médias directs prenaient de plus en plus d'importance : on voulait de l'immédiat, connaître l'évolution du phénomène en temps réel. Nombre de sites d'actualités ou de service d'information par Internet spécialement dédiés à Profecie fleurirent donc très rapidement. Plusieurs journaux intégrèrent même une section spécialement consacrée à Profecie.

Bonne nouvelle, en revanche, car un signe semblait marquer un avancement des recherches. Les plongeurs constatèrent en effet un creux particulier dans les fonds marins à environ 150 mètres du rivage, lequel avait l'air de provoquer un important courant d'eau. La profondeur était inconnue, la zone très sombre et potentiellement dangereuse. Les hommes ne purent donc pas en apprendre davantage immédiatement. La réquisition de l'un des deux submersibles MIR de l'EPFL était prévue afin d'inspecter la cavité.

À midi, je me rendis à un dernier rendez-vous d'affaires. Il s'agissait d'un dossier pouvant me rapporter plusieurs millions que j'étais dans l'obligation de traiter personnellement.

J'essayai de terminer les négociations le plus vite possible, mais m'aperçus après coup que j'avais été lamentable. J'aurais pu négocier presque deux millions supplémentaires.

Dès la fin de l'entretien, je consultai avec impatience mes messages sur mon téléphone et aperçus rapidement parmi eux celui que je cherchais :

« Quatre places, réservées au départ de Genève. Vol direct pour Montréal. Décollage demain à 12 h 15. Laissez votre voiture dans le parking, payez d'avance pour trois mois. Vous n'aurez pas à la récupérer. Sur place, une voiture vous a été louée chez Hertz. Vous vous rendrez dans la villa que vous possédez là-bas. Avant cela, vous vous procurerez de nouveaux numéros de téléphone canadiens, grâce à vos nouvelles identités. »

Cette fois-ci, le message était très clair : direction le Canada, dès demain, pour un très long voyage. Je possédais effectivement un domicile secondaire dans une petite ville de la province de Québec, que j'avais acheté il y a longtemps pour le plaisir de mon ancienne femme. Un plaisir qui était d'ailleurs très simple à satisfaire : plus ça coûtait cher, plus ça lui plaisait. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'elle m'avait quitté, préférant un riche milliardaire à un modeste multimillionnaire comme moi. Ce qu'elle n'avait pas prévu, en revanche, était qu'il serait emprisonné à vie pour escroquerie, détournement de fonds et chantage, et qu'elle se retrouverait condamnée par la même occasion pour complicité.

Enfin bref, je n'y étais que très peu retourné depuis, car je ne m'étais jamais vraiment senti chez moi là-bas. Bien sûr, je n'avais jamais déclaré cette propriété au fisc, mais cela ne semblait pas beaucoup déranger l'inconnu qui savait décidément *tout* de moi.

Ce voyage s'annonçait définitivement de très mauvais augure pour mes affaires.

Je n'avais pas idée à quel point je me trompais... Au contraire, c'était en réalité le début de ma véritable carrière. La récréation était

terminée, il était temps d'entrer dans la cour des grands. Fini les petites sommes à six zéros, j'allais bientôt passer aux montants à dix chiffres.

Un second e-mail, de la compagnie aérienne, annonça la confirmation de « ma » réservation et contenait les billets à imprimer. Ils étaient à nos véritables noms : l'inconnu souhaitait apparemment que nous quittions officiellement le pays avant de disparaître dans la nature. Au moins, nous prenions moins de risques ainsi.

Avant de me rendre auprès de Marc pour chercher les documents et, par la même occasion, l'informer de la nouvelle, je me renseignai afin de savoir si de nouveaux décès avaient eu lieu entre-temps. Oui : mort d'un second policier fédéral à 12 h 55.

Il me fallait également avertir Laura. Je l'appelai et lui dis que j'allais passer la chercher le lendemain à 9 h 30. Sceptique, elle accepta mais répliqua avec ironie (bien que j'eusse un doute pendant quelques instants) qu'elle m'enverrait la note de frais et une facture pour les heures perdues.

Les papiers étaient prêts : 10 000 francs chacun, deux par personne, quatre personnes, soit 80 000 francs au total ! Inutile de préciser qu'il s'agissait d'une somme colossale, surtout lorsqu'on sait que la majeure partie de leurs clients était constituée d'étrangers sans papiers (c'est le cas de le dire) et sans le sou. Les nôtres étaient-ils incrustés d'or ?

« Ils m'ont garanti que c'était un "prix d'ami" pour les services que je leur ai rendus, rétorqua Marc. Mais à ce tarif, on peut se demander si vraiment ils les ont appréciés ! Ils n'ont pas arrêté de causer, en arguant que c'est plus cher quand c'est urgent et que le prix triple encore pour les papiers étrangers... De vrais mythomanes, ces salopards ! »

Marc et son langage raffiné... Une fois les affaires terminées, il se métamorphosait totalement et ce n'était plus avec le même homme que l'on traitait. Ou plutôt, c'était précisément cette métamorphose qui lui avait jusque-là évité de se faire radier du barreau.

Ayant d'autres soucis plus urgents et sachant que je

n'allais de toute manière pas revoir mon argent, j'enchaînai immédiatement :

« Bonne nouvelle : on ne les a pas faits pour rien, on les utilisera bientôt. Mauvaise nouvelle : on va justement devoir les utiliser.

— Pourquoi ? T'as reçu d'autres infos ?

— Oui, départ demain matin pour Montréal. »

Je lui expliquai en détail ce que je savais du planning et lui donnai quelques informations à propos de ma résidence sur place.

« Je vais appeler mon contact au Canada et lui demander d'aller faire des achats pour que nous ayons des provisions une fois arrivés. »

Durant l'après-midi, les chercheurs firent acheminer le sous-marin et commencèrent l'exploration de l'étrange cavité subaquatique. Dans leur premier rapport, ils annoncèrent avoir repéré une surface métallique appartenant a priori à une sorte d'ellipsoïde. Les dimensions de l'objet étaient estimées à quatre mètres, bien que celui-ci fût en grande partie recouvert de cailloux et de sable. Le responsable des recherches, Frank Meyer, témoigna lors d'une interview à la télévision :

« La présence de ce corps est totalement mystérieuse ! Selon nos données, aucun bateau n'aurait sombré dans cette zone du lac, et celui-ci n'a pas non plus l'air d'être issu d'une quelconque recherche scientifique menée durant ces dernières années. A fortiori, ce trou, profond de vingt mètres environ, ne figurait sur aucune des cartes sous-marines élaborées ces dernières années.

— En savez-vous plus sur la constitution de cet objet ? Aurait-il une relation avec les morts inexplicables ? demanda la journaliste.

— L'objet étant en grande partie enterré, nous ne sommes pas encore en mesure d'en dire davantage. En revanche, nous avons déjà effectué les premiers tests et pouvons vous assurer qu'il n'est pas radioactif et n'émet pas

d'ondes. Nous pensons donc qu'il est totalement autonome et ne communique pas avec l'extérieur. Cependant, il semble disposer d'une propriété effarante : la capacité d'absorber de l'eau en importante quantité. Nous avons constaté qu'un fort courant d'eau s'engouffrait dans la cavité et il semblerait que cet engin en soit la cause. L'eau traverse mystérieusement la paroi métallique mais nous ne savons pas encore où elle ressort, ni même *si* elle ressort.

— Quels métaux pourraient disposer de telles propriétés, à première vue ?

— A priori, aucun : là se trouve justement le problème. Les bras mécaniques du sous-marin ont touché sa surface et celle-ci semble tout à fait solide et résistante. Les études débutent à peine mais nous cherchons déjà un matériau pouvant posséder des caractéristiques semblables.

— L'origine de cette chose serait donc totalement inconnue, même des plus éminents scientifiques de cette planète. Certains parlent déjà d'extraterrestres ou formulent des théories dignes de films de science-fiction. Quel est votre avis sur la question ?

— Bien sûr, il y a toujours eu des gens pour voir des OVNIS dans n'importe quel mouvement dans le ciel, d'autres pour percevoir du paranormal dans chaque circonstance un peu inhabituelle, ou encore d'autres pour profiter de la moindre peur ou du moindre risque pour prétexter une fin du monde ou une théorie du complot. C'est d'ailleurs ainsi que se sont créées de nombreuses sectes, que l'on a craint le bug de l'an 2000 ou le 21 décembre 2012. Pourtant, l'histoire nous a appris que ces gens se trompaient. Les circonstances actuelles sont très étranges, effrayantes je vous l'accorde, mais je souhaite rappeler une fois de plus que nous n'en savons encore que très peu. Si une potentielle menace extraterrestre devait se présenter, soyez certains que nous la prendrions très au sérieux également. En ce moment même, une équipe de plongeurs professionnels soutenue par plusieurs bateaux tente de dégager l'objet afin de le remonter à la surface.

— Ne s'exposent-ils pas à de grands risques en œuvrant à l'intérieur du périmètre de sécurité ?

— En nous basant sur les derniers décès, nous avons constaté qu'ils se produisaient à fréquence régulière. Selon nos estimations, la prochaine occurrence devrait se situer aux alentours de 22 heures. Les plongeurs remonteront donc à la surface à 21 h 20 précises et se placeront aussitôt en zone de sécurité. Vers 23 heures, si rien ne s'est produit, ils se remettront à la tâche, relayés à 1 heure par une seconde équipe. Selon nos estimations, l'objet devrait être totalement dégagé aux alentours de 6 h 30 demain matin, pour être ensuite récupéré par de puissants treuils vers 9 h 30. Ne disposant pas de tels engins sur le lac, nous allons les faire venir de la mer Méditerranée, de Marseille, en remontant le long du Rhône. Ils sont déjà en route depuis quelques heures et feront le trajet de nuit. Nous avons également mis sur place des équipes nocturnes pour les analyses en laboratoire.

— Le gouvernement semble donc prendre toutes les mesures pour établir les délais d'intervention les plus brefs. Je vous remercie d'avoir répondu à toutes ces questions aussi précisément et... Ah ! On vient de me signaler un fait particulier. D'après les données que nous possédons, nous avons pu placer les différentes victimes sur une carte et il semblerait qu'elles aient été dans tous les cas les plus proches de la position de l'engin découvert. Serait-ce une machine qui tuerait les premières personnes qu'elle apercevrait ou détecterait ? Quel est votre avis sur cette hypothèse ?

— Hum... Eh bien, nous sommes tous conscients de cette possibilité mais nos données sont encore très minces », répliqua-t-il très brièvement, légèrement destabilisé.

La cellule de crise semblait tenir l'engagement prononcé par Didier Leuenberger : on savait vraiment tout sur ce qu'il se passait au sujet de cette affaire, dans ses moindres détails et sans avoir à chercher loin. Vu la réaction des gens interviewés, cette transparence semblait d'ailleurs avoir l'effet escompté sur la population. Malgré cela, de plus en plus de Veveysans commençaient déjà à fuir la zone et plusieurs

commerces avaient fermé. Une marchande, dont la témérité frôlait presque la folie, témoigna :

« Je n'ai pas peur. Je ne pense pas être en danger ici et je garde donc la boutique ouverte. Le problème, c'est que peu de gens viennent encore faire leurs achats ici car ils sont de plus en plus inquiets. Le fait que la plupart des magasins soient fermés ne facilite d'ailleurs guère les choses puisque les ruelles en perdent leur attractivité. Si cela continue, je serai moi aussi obligée de suivre le mouvement ! »

D'autres n'hésitaient pas à tenir des discours du type : « Y a qu'à mettre des gens à côté du truc, on regarde s'y crèvent en premier pis comme ça, on est fixés si c'est d'là qu'ça vient ! » Ou encore : « Pourquoi ne mettrait-on pas des prisonniers à la place des policiers ? Il n'y a pas de raison que nous mourrions à leur place ! ». Ironie, simple humour macabre ? Pas nécessairement.

Je rentrai chez moi, préparai mes valises et réalisai alors véritablement l'importance de ce voyage. Je ne pouvais pas partir en me disant simplement que je retrouverais à mon retour les affaires que j'avais laissées. Du moins, si je me fiais aux instructions, il n'était pas sûr que je puisse revenir ici un jour.

Pourquoi tout prendre à la lettre ? Je ne savais rien de cette personne, je ne savais toujours rien de ses intentions, je ne savais rien de ce phénomène tueur, personne n'en savait rien, personne n'avait jamais vu cela. Alors pourquoi étais-je aussi sûr de pouvoir lui faire confiance ? Sûrement parce qu'elle semblait être la seule à savoir quelque chose de tout ce petit monde. Mais était-ce suffisant ? Certainement pas, mais je n'avais pas d'autre choix. Devais-je dire ce que je savais aux autorités ? Bien sûr que non, il me fallait encore attendre pour en savoir le plus possible, c'était le mieux pour l'enquête. J'y avais déjà réfléchi à plusieurs reprises et la réponse était évidente ! Vraiment ? Était-ce si évident ? Peut-être me trompais-je...

Je secouai la tête et chassai ces futiles réflexions de mon

esprit. Elles n'avaient rien de logique et je ne disposais de toute manière que d'un choix des plus évidents : suivre les instructions. Je me sentais désorienté, et j'avais horreur de cela. J'avais toujours eu le contrôle de la situation, or je sentais que j'étais en train de le perdre. Bien sûr, suivre les instructions n'impliquait pas pour autant perdre la face : il était important que l'inconnu se rende compte que je faisais ce qu'il me demandait uniquement parce qu'il s'agissait de la solution la plus stratégique, et non pas par peur. Peur ? Je ne crois d'ailleurs pas vraiment que j'avais peur. Non, finalement, cela en devenait presque amusant. Je réfléchis quelques instants, et me rendis compte que j'avais tort : j'avais bel et bien le contrôle de la situation, plus que quiconque. À l'exception bien sûr de cet individu.

Sur les chaînes suisses, l'interruption des programmes pour des flashes d'information sur Profecie devenait de plus en plus courante. Plus l'heure estimée du prochain décès se rapprochait, plus la panique montait au sein de la population.

22 h 30. Si les prévisions s'avéraient correctes, un être devait perdre la vie sous peu, bien qu'on espérait que cela ne se produirait pas grâce à l'augmentation de la taille de la zone de sécurité.

Malheureusement, les défenseurs de cette dernière théorie faisaient erreur : un militaire de 22 ans perdit la vie à 22 h 42.

Chapitre 9

Lausanne, dimanche 29 juillet 2016, jour 8 apr. P., 8 b 30

Nous arrivâmes au domicile de Laura. Elle nous attendait déjà, prête. Nous devions retrouver Marc à l'aéroport.

En roulant dans une rue proche de chez elle, j'aperçus une caisse à journaux dont la manchette était pour le moins explicite : « Profecie : Une prophétie de fin du monde ? ». Grâce à ce curieux acronyme choisi par les officiels, il n'avait pas fallu beaucoup de temps pour entendre parler des premières prédictions de fin du monde.

Qu'est-ce qui avait pu pousser les responsables de l'affaire à choisir un tel nom ? Personne ne se l'expliquait. Simple coïncidence ou acte purement volontaire ? La thèse de la coïncidence était bien peu crédible, mais qu'il puisse s'agir d'un choix volontaire ne l'était pas plus : un tel sigle ne pouvait que développer encore plus de peur auprès de la population ou, tout au mieux, lui fournir un prétexte de moquerie. Rétrospectivement, personne ne peut le nier : Profecie était vraiment un nom ridicule, « une grosse connerie » comme certains le disaient, surtout dans une situation aussi sérieuse.

Nous profitâmes du trajet pour écouter les informations à la radio. Plusieurs dizaines de journalistes en provenance de tous les pays du monde se trouvaient désormais en Suisse dans le seul but de couvrir cet évènement sans précédent.

Depuis la mort de la jeune recrue la veille au soir, plus

aucun policier ou militaire n'était prêt à maintenir la sécurité de la zone, et plusieurs d'entre eux avaient même déserté sans préavis. Les autorités avaient convaincu quelques agents de rester en leur offrant une prime immédiate de plusieurs milliers de francs, mais lorsqu'un des très rares militaires qui avaient encore conservé leur rôle décéda ce matin à 7 h 34, tous les autres s'enfuirent définitivement et plus aucune prime ne fut suffisante pour en convaincre d'autres de reprendre leur poste. On les menaça pour commencer de prison pour désertion, mais cela ne fut d'aucune utilité : les gens étaient éventuellement prêts à mourir au combat, face à l'ennemi, mais pas à être décimés, impuissants, les uns après les autres, par une force invisible. La zone se retrouva donc sans plus aucune surveillance, en dehors des tranches horaires considérées comme « sûres ».

Durant les heures qui suivirent, les autorités fermèrent également tous les quartiers voisins : 200 personnes furent évacuées d'urgence, ce qui ne permit pourtant d'augmenter le rayon de sécurité que d'un peu plus de cent mètres. Comme on pouvait s'y attendre, de telles décisions provoquèrent un effet de panique et on estima à plus de trois mille le nombre de citoyens qui fuirent leur domicile dans toute la région de la Riviera.

Face à de telles réactions, le Conseil fédéral était dans l'obligation de prendre au plus vite une décision quant à sa position pour la suite des événements. Et Micheline Widmer, présidente de la Confédération, s'exprima pour la première fois publiquement sur l'affaire :

« Les agents de nos forces de police refusent désormais d'assurer la protection continue de la zone, mais la situation est néanmoins toujours sous contrôle. Trois chars Léopard de l'armée se dirigent en ce moment même en plein centre de la zone. Du fait de leur blindage extrême, ceux-ci devraient être à l'abri de tout risque. Nous conseillons à toute la population de rester à l'écart de l'espace dangereux et d'éviter tout mouvement de panique. Nous mettons sur pied d'importants moyens pour conserver l'ordre au sein du terri-

toire évacué. Toute personne surprise à profiter de la situation pour piller les commerces et habitations du périmètre évacué sera extrêmement sévèrement punie dès le retour à l'ordre.

« Les recherches sur l'origine du phénomène n'ont pas été interrompues et le mystérieux objet est presque entièrement déterré. Les treuils venant de France devraient arriver d'ici peu et nous débiterons alors immédiatement la récupération de l'engin. Selon les estimations, la prochaine menace devrait se situer aux alentours de 15 h 40 : les scientifiques et marins manœuvrant les navires seront donc évacués à 15 h 25 par hélicoptère puis reprendront l'ouvrage à 16 heures. En principe, l'objet devrait déjà avoir été remonté à 14 h 30 et les scientifiques commenceront alors l'étude de ce dernier.

« Une rencontre avec le président français, Nicolas Hollande, est prévue cet après-midi : il est possible que la France, tout particulièrement la région d'Évian, limitrophe par le lac Léman, soit également concernée si la situation devait s'aggraver. Nous avons fait appel à des scientifiques de réputation internationale provenant d'une trentaine de pays différents qui arriveront d'ici quelques heures à l'aéroport de Genève pour tenter d'émettre leurs hypothèses et de trouver une solution au problème. »

Plusieurs entreprises de toutes tailles, telles que Nestlé dont le siège mondial se trouvait à Vevey, prévoyaient déjà des solutions de délocalisation d'urgence pour assurer la continuité de leurs activités, entendis-je finalement juste avant d'éteindre la radio – qui ne parlait d'ailleurs plus que de ce sujet – car nous arrivions à l'aéroport.

10 h 30. Nous laissâmes la voiture au parking puis nous rendîmes directement dans le hall d'enregistrement des bagages où nous attendait Marc qui commençait à s'impatienter. L'avion se prépara au décollage à 12 h 25, avec peu de retard. Sièges spacieux, confortables et tranquillité absolue : l'inconnu n'avait pas hésité à nous réserver la première classe.

Avant le décollage, j'activai le mode *avion* de mon téléphone puis attachai ma ceinture. Tout se passa bien, malgré Maxime à ma gauche qui était très tendu, comme à chaque fois qu'il prenait l'avion. Soudain, mon téléphone vibra, m'indiquant l'arrivée d'un nouveau message.

Ce n'était en principe pas possible puisque je venais d'activer une fonction censée bloquer toutes les connexions du téléphone. Je crus donc avoir effectué une mauvaise manipulation, mais le mode *avion* était bel et bien activé, et les réseaux effectivement coupés. Comment était-ce possible ? Une explication me vint à l'esprit : le message avait peut-être été envoyé quelques minutes plus tôt et mon téléphone ne m'aurait signalé sa présence que plus tard, pour une raison ou pour une autre. Non, cela ne correspondait pas puisque le message avait été expédié à 12 h 27, soit l'heure qu'il était précisément. Avant d'essayer d'aller plus loin dans mon raisonnement, je décidai de lire le contenu du SMS :

« Vous avez respecté les conditions qui vous étaient fixées : vous pouvez donc sans crainte apprendre la vérité à votre amie. »

Une fois de plus, le message semblait provenir de cet inconnu... Le numéro de l'expéditeur m'était étranger et, d'après l'indicatif, il était américain.

Avant de dévoiler la vérité à Laura, je voulais résoudre ce mystère : comment avais-je pu recevoir ce message alors que l'appareil était en mode *avion* ? M'y connaissant bien en la matière, je savais qu'il n'y avait pas des milliers d'explications possibles... Le plus probable était qu'il s'agissait d'un bug du système qui n'aurait pas correctement désactivé les connexions au réseau. Je décidai donc de vérifier si j'étais toujours en mesure de recevoir d'autres communications et demandai à Laura :

« Est-ce que tu pourrais me prêter ton Natel¹⁰ quelques instants ? J'ai quelque chose d'important à vérifier. »

¹⁰ Synonyme de « téléphone portable », en Suisse.

— Pour quoi faire ? demanda-t-elle, intriguée.

— Je t'explique juste après, je dois contrôler si je reçois toujours les messages.

— Tu veux faire ça dans l'avion ? Ils vont te demander de l'éteindre, m'avertit-elle.

— Je sais, je vais faire cela discrètement mais c'est vraiment important. »

Je m'envoyai donc un SMS de test et bien sûr, je ne reçus rien. Je désactivai alors le mode *avion* et, quelques secondes plus tard, le voici qui arrivait déjà : ce n'était donc pas ma manipulation qui était en cause, et le précédent message était malgré tout parvenu à passer !

Une panne de ce côté étant donc à exclure, le champ des possibilités se restreignit immédiatement. L'avais-je malencontreusement désactivé puis réactivé sans m'en apercevoir ? Très improbable, cela représentait une manipulation tout de même assez complexe. Le téléphone possédait-il un virus permettant de le contrôler à distance ? Déjà plus plausible, sachant les moyens que l'expéditeur avait déjà mis en œuvre jusque-là pour m'espionner. J'arrêtai d'y penser, car cela ne faisait pas partie de mes principales préoccupations.

Puisque j'en avais désormais l'autorisation, je commençai à expliquer ce que je savais à Laura tout en m'assurant de ne pas être entendu par les autres passagers. Elle m'écouta en silence jusqu'au bout puis, totalement ébahie et stupéfaite par ce qu'elle venait d'entendre, commença à me poser des dizaines de questions auxquelles je répondis de mon mieux.

Je lui parlai aussi de cette étrange histoire de téléphone recevant des messages sans aucune connexion, ainsi que de toutes les informations que l'inconnu possédait sur nous. Elle y réfléchit, puis finit par conclure, tout aussi intriguée, que mon hypothèse du cheval de Troie était certainement la plus probable concernant mon téléphone. Quant au reste, elle n'avait pas plus d'idées que moi. Laura était à l'aise avec la technologie, mais de loin pas autant que moi.

Le sujet resta d'actualité pendant la première partie du trajet puis chacun se tourna vers son écran. Nous regardâmes ensuite divers films, tentant d'oublier la raison de notre voyage.

L'avion atterrit à Montréal à 14 h 45 heure locale, alors qu'il était déjà 20 h 45 en Suisse. Nous allions encore devoir rester éveillés toute une demi-journée. Tant mieux, le voyage n'était de loin pas terminé.

Au moment de traverser la douane, nous utilisâmes une dernière fois nos réelles identités avant de les oublier définitivement. Nous répondîmes ensuite aux habituelles questions destinées aux étrangers. Pour quels motifs souhaitions-nous entrer au Canada ? Pour le tourisme, bien sûr. Combien de temps comptions-nous rester sur le territoire canadien ? Trois mois. Du moins officiellement. Officieusement, aucune idée, mais nous allions avoir de sérieux ennuis lors de notre retour en Suisse si cela devait durer plus longtemps (heureusement, mon domicile au Canada était déjà enregistré à un autre nom sur le registre foncier. Difficile donc de nous retrouver). Souhaitions-nous acheter une ferme au Canada ? Non, inutile de mentir pour répondre à cette question (quoique... depuis quelques années, je contrôle la presque totalité des entreprises de cette planète, dont quelques centaines de fermes canadiennes).

Avant d'aller chercher notre voiture, il nous fallait, comme cela avait été planifié, obtenir de nouveaux numéros de téléphone canadiens. Le vendeur effectua les ordinaires contrôles d'identité pour l'enregistrement des cartes SIM. C'était la première fois que nous déclinions nos nouveaux noms. Je m'appelais désormais Vincent Barrière, Laura se prénomma Rachel et était ma femme tandis que Marc se nomma Thomas Bolomey et que Maxime répondait au nom de Stéphane Gaillot.

Nous n'avions pas encore eu l'occasion d'éclairer Maxime – pardon, Stéphane – sur la raison de tout cela, mais je lui

annonçai que j'allais tout pouvoir lui expliquer dans quelques minutes. Bien qu'il n'eût encore aucune idée de la nature de notre entreprise, il accepta sans hésitation d'être complice de la falsification. Cela avait même plutôt l'air de l'amuser, ou du moins de ne pas trop l'effrayer. Il avoua également me vouer une totale confiance, et était donc certain que j'avais de bonnes raisons d'agir ainsi.

Quelques années plus tôt, il m'avait déclaré que travailler pour moi était bien plus intéressant que de travailler chez n'importe qui d'autre. Selon lui, il se passait toujours des choses extraordinaires, hors normes, que l'on n'a pas l'habitude de voir ou d'entendre. Il m'avait cité un pari surprenant que j'avais fait avec l'un de mes associés, fervent amateur d'alpinisme de haute montagne. Ce dernier venait de gravir le sommet du Mont-Blanc et s'en vantait, affirmant que c'était un lieu où jamais je ne pourrais mettre les pieds. Je pariai donc avec lui dix de mes jolies images de Jacob Burckhardt¹¹ qui traînaient dans mon portefeuille que j'atteindrais son sommet dans moins d'un mois :

« Jamais tu n'y arriveras ! s'exclama-t-il sur un ton de défi. Cela nécessite plus de trois mois de préparation et rien que l'ascension te prendra au minimum deux jours. Même avec un guide, le taux d'échec est de 50 % et tu n'as jamais fait de haute montagne, ni même gravi de petits sommets ! Je dois aussi te mettre au courant que les risques sont très grands, il y a chaque année une dizaine de morts et une centaine de blessés. »

Je lui assurai que ce serait possible, que je parvenais toujours à mes fins, et il accepta le pari d'un air moqueur. Je payai un guide et engageai un pilote chevronné afin de me rendre au sommet en hélicoptère (et Maxime s'en souvenait bien puisque c'est lui qui avait entrepris toutes les démarches). Bien sûr, cela coûta plus d'une dizaine de fois ce que je gagnai grâce au pari, surtout que très peu d'hélicoptères atteignent cette altitude, mais en valut la peine

¹¹ Célèbre historien spécialiste de la Renaissance dont la figure est représentée sur le recto des billets de 1 000 francs suisses.

rien que pour voir les regards médusés des alpinistes arrivant en sueur au sommet après des dizaines d'heures d'effort et constatant qu'un simple « freluquet de touriste » débarquait en hélicoptère sans se soucier de quoi que ce soit. Nous prîmes quelques photos puis repartîmes rapidement.

À mon retour, je présentai les photos à mon associé qui sembla très mécontent mais finit par admettre sa défaite et me félicita. C'était l'occasion pour moi, une fois de plus, de montrer qui avait la plus grosse... fortune. Et d'après mon associé, l'exploit aurait même été mentionné dans un hebdomadaire réservé aux amateurs de haute montagne, en tant qu'anecdote sur les caprices des riches. Moi, capricieux ? Au contraire, je suis très prévisible : je veux tout ce que je n'ai pas, et l'obtiens très rapidement.

Enfin bref, ceci n'est qu'un exemple parmi tant d'autres, et ce voyage, avec ces fausses identités ainsi que tous ces mystères, ne faisait que renforcer l'idée de Maxime selon laquelle « il se passait toujours quelque chose d'intéressant en ma présence ». Moi aussi, je me trouve extraordinaire. Pas vous ?

Cela étant fait, nous récupérâmes notre voiture de location, Maxime prit place au volant et nous partîmes immédiatement en direction de Shawinigan, à plus de 160 kilomètres de l'aéroport. Dès le départ, je lui expliquai de quoi il s'agissait. Comme tous les gens à qui je racontais cela, il écouta très attentivement.

Nous passâmes quasiment l'intégralité du trajet à jongler entre les chaînes d'informations à la radio et la lecture de sites d'actualité pour en apprendre un maximum sur Pro-fecie. Le dénommé Frank Meyer, toujours responsable des recherches, avait annoncé ce matin vers 10 h 30 dans un communiqué de presse :

« L'objet a pu être entièrement dégagé et ses dimensions correspondent assez bien à nos anciennes estimations : il s'agit d'un ellipsoïde de révolution allongé d'une longueur de 6,71 mètres et d'une largeur de 3,94 mètres. Dans la langue

courante, disons qu'il a la forme d'un gigantesque ballon de rugby. Nous avons ensuite mis en place les treuils puis tenté sa récupération, qui s'avéra être un échec. Malgré l'énorme puissance des treuils, normalement capables de soulever des masses de plus de cent tonnes, l'objet n'a pas pu être déplacé d'un centimètre ! Nous avons ensuite tenté de le percer avec différentes petites foreuses afin d'obtenir un échantillon du matériau le constituant mais celui-ci a résisté à toutes nos tentatives et pas même une rayure n'est visible. Nous allons prendre plusieurs mesures durant les prochaines heures afin d'obtenir des résultats. Nous tenterons pour commencer l'extraction de micro-fragments de l'objet à l'aide de diamants, puis nous utiliserons des explosifs en espérant percer sa "carapace".

« Pour ce qui est de le remonter à la surface, nous acheminons en ce moment le matériel nécessaire au placement de ballons d'air géants sous-marins raccordés à l'engin par de puissants câbles. Grâce à la poussée d'Archimède, ce système permettra de soulever plusieurs milliers de tonnes. Très grossièrement, un mètre cube d'air permettrait de soulever une masse de 1 000 kilos. Si l'objet pèse plus d'une kilotonne, plus de mille mètres cubes d'air seront nécessaires, ainsi bien sûr qu'un espace sous-marin de mille mètres cubes également. Les coûts liés aux opérations effectuées jusqu'à présent s'élèvent déjà à plus de quinze millions de francs et il est probable qu'ils décuplent très rapidement. »

Les informations datant du matin, je continuai de chercher afin de savoir ce qu'il s'était produit entre-temps.

J'appris qu'à 15 h 42, l'un des deux conducteurs des chars Léopard était décédé, malgré l'épais blindage des engins. L'air ambiant de l'appareil ne provenait pas de l'extérieur mais de bonbonnes, une intoxication par voie respiratoire était donc impossible. Devant l'échec de cette énième tentative, tous les scientifiques semblèrent pris au dépourvu. Les autres conducteurs de char désertèrent leur poste, ce qui était prévisible, et la zone se retrouva à nouveau sans surveillance

humaine. Seuls quelques rares journalistes osaient encore s'y rendre pour filmer la scène, généralement en hélicoptère.

Les médias rapportèrent que la zone avait désormais été évacuée dans un rayon de 500 mètres et que les autorités planifiaient l'évacuation du reste de la ville. Des mesures étaient mises en place afin de pouvoir rapidement transporter les personnes à mobilité réduite ou ceux ne disposant pas de leur propre moyen de transport et de pouvoir les loger dans des lieux le moins austère possible. Les assurances ainsi que de nombreuses entreprises de la région prévoyaient déjà des chiffres rouges pour l'année à venir.

Les premiers problèmes se posèrent quant à l'entretien des canalisations et des lignes à haute tension puisque aucun ouvrier n'acceptait de se rendre sur place : les communes limitrophes s'interrogeaient par conséquent sur les mesures à prendre en cas de coupure de courant. Heureusement, Frank Meyer, au nom de l'équipe scientifique, rassura :

« Notre rôle ne se limite pas à l'étude de ce fléau. Il consiste aussi à mettre sur pied des processus efficaces pour réduire l'impact de Profecie sur la vie des citoyens ordinaires. Nos techniciens s'occuperont donc de la maintenance des infrastructures électriques et hydrauliques dans la zone de danger aussi longtemps que cela sera nécessaire. »

Il commenta ensuite le dernier décès :

« Le blindage des tanks était certes très résistant contre des attaques telles que des explosions mais il est possible qu'il ne soit pas le plus adapté dans les circonstances actuelles : l'expérience nous l'a d'ailleurs prouvé. Nous sommes en train de finaliser quelques combinaisons constituées de différents matériaux, tels que le plomb, afin de voir si celles-ci pourraient offrir une protection supérieure contre cette menace. Malheureusement, nous ne pouvons tester l'efficacité de ces dernières qu'en exposant des individus à Profecie. La priorité numéro un est donc de voir si ce phénomène ne touche que les êtres humains. Dans ce but, plusieurs dizaines d'espèces d'animaux provenant de ménageries, fermes et zoos locaux seront disposées dans des enclos

proches du lac. Le but est bien sûr d'observer leur comportement ainsi que les éventuels... infarctus qu'elles pourraient subir. Concernant les recherches sur l'objet que les médias appellent désormais, comme vous le savez, le BRB, voici où nous en sommes... »

BRB désigne en fait « *Big Rugby Ball* ». Il s'agit cette fois-ci d'un terme populaire non officiel qui avait été utilisé par certains internautes, puis rapidement repris par les journaux qui cherchaient un moyen de simplifier l'écriture de leurs articles sur le sujet (et il s'agissait par ailleurs du moyen le plus explicite de décrire la forme de l'objet). Immédiatement, ce nom entra dans la culture et fut utilisé par à peu près tout le monde, y compris par les officiels, comme vous pouvez le voir.

L'homme poursuivit :

« Le BRB continue d'absorber étrangement de l'eau à un débit régulier. Nous avons tenté de recouvrir sa surface d'une plaque en plastique afin d'observer sa réaction si cette source était brutalement coupée. Nous n'avions alors pas la moindre idée de ce à quoi nous devons nous attendre, mais ce qui se passa fut encore plus spectaculaire que tout ce que nous pouvions imaginer : la plaque a été littéralement absorbée par le BRB, tout comme l'eau ! Qu'un matériau aussi résistant soit capable d'absorber d'autres matériaux aussi solides que le plastique relève tout simplement de la science-fiction. Une des possibilités serait que ce plastique ait pu être désintégré ou décomposé par ce que nous considérons désormais comme une sorte de "machine". Nous souhaitons réitérer l'expérience avec un alliage de métaux extrêmement résistant et observer si la même réaction se produit.

« Comme cela avait été planifié, nous avons aussi tenté de rayer la surface du BRB à l'aide d'un diamant, ce qui s'avéra également être un cuisant échec. Nous ne connaissions à ce jour aucun matériau sur terre qui ne puisse être rayé par un diamant¹². Bien moins confiants, nous avons tout de même

¹² Ou presque, les diamants pouvant eux-mêmes être rayés par leurs semblables ainsi que par quelques matériaux artificiels tels que les

voulu profiter de toutes les possibilités qui nous étaient présentées et nous avons disposé des charges de plastic à quelques centimètres de l'objet. Encore une fois, l'explosion du C-4 n'a pas eu le moindre effet sur le BRB. Pire : celui-ci semble avoir *absorbé* l'explosion !

« Ces trois précédents faits tendraient donc à soutenir les thèses selon lesquelles le BRB serait constitué d'un matériau extraterrestre. Cela n'implique pas nécessairement qu'il existe d'autres formes de vie ailleurs que sur Terre, mais simplement que le matériau pourrait provenir de l'espace. »

Je fus bien sûr extrêmement surpris par ces informations. Non seulement les propriétés de cet objet étaient impressionnantes, mais il était surtout incroyable que de telles données aient pu être publiquement communiquées ! Le gouvernement n'avait-il pas peur de déclencher des émeutes en publiant des informations aussi effrayantes ? Constatant l'impuissance totale de centaines de scientifiques n'a rien de rassurant.

17 h 25. Nous arrivâmes à Trois-Rivières. Il ne restait plus qu'une petite demi-heure de route. En Suisse, il était déjà plus de onze heures du soir et j'appris l'existence d'une nouvelle victime. Ou plutôt de *trois* nouvelles victimes...

À 23 h 13 précises, heure suisse, un hélicoptère s'était crashé sur un immeuble de quatre étages, causant la mort de ses trois passagers.

Il s'agissait d'un hélicoptère de la BBC qui convoyait un caméraman et une journaliste, venus d'Angleterre pour couvrir l'affaire. Trop téméraires, ils avaient apparemment voulu filmer de plus près la zone mais il semblerait, selon l'hypothèse la plus probable, que leur pilote soit décédé d'une crise cardiaque en plein vol et que les deux passagers n'aient pas pu évacuer l'appareil à temps. L'immeuble lui-même était vide – on ne déplora donc aucune perte humaine – mais abritait le musée de l'appareil photographique à son

ADNR. Cela dote dans tous les cas le BRB d'une dureté supérieure à dix sur l'échelle de Mohs.

rez-de-chaussée ainsi que plusieurs appartements dans les étages supérieurs. Plusieurs chaînes concurrentes qui pratiquaient également le survol aérien de la zone renoncèrent à leurs projets.

Chapitre 10

Nous arrivâmes enfin à Shawinigan. Il était 18 heures environ et le voyage avait duré un peu plus de deux heures. La voiture s'arrêta devant le portail électrique, qui s'ouvrit dès que Maxime présenta la carte magnétique. Nous sortîmes et nous rendîmes en direction du porche pendant que Maxime déchargeait les bagages. Je plaçai mon doigt sur la serrure et la porte s'ouvrit (fervent de toute technologie, j'avais en effet installé un système de sécurité biométrique sur la plupart de mes biens immobiliers).

Nous entrâmes et je fis visiter la demeure à Laura et Marc :

« Et voilà ! Je vous préviens, c'est vraiment immense : plus de 700 mètres carrés. Je pourrais vous la présenter en détail, mais vous auriez l'impression que je me vante. À vrai dire, presque tout ce qui est là n'a été construit que pour mon ex-femme, qui avait apparemment décidé de jouer aux *Sims* avec cette maison et mon argent. Elle voulait absolument que tout soit parfait et n'arrêtait pas de tout refaire. Je ne sais pas si vous vous en rendez compte, mais elle est parvenue à faire reconstruire deux fois les escaliers, changer quatre fois le parquet et repeindre sept fois les murs en à peine cinq ans ! Et chaque année, elle faisait agrandir la maison car elle la trouvait trop petite...

— Sauf que maintenant, tu as enfin réussi à la faire sortir de ta vie et tout ça t'appartient. Ce n'est plus à elle, mais à toi, alors profite de tes trois minutes de gloire et impres-

sionne-nous tant que tu veux ! lança Laura, amusée.

— Comme tu le voudras. Alors, commençons. Il y a cinq chambres en tout, spacieuses et superbement décorées par Samuel Bradfield, le célèbre architecte d'intérieur australien. Deux se trouvent au sous-sol, deux autres au rez-de-chaussée et la dernière, que j'occupe, à l'étage supérieur. Chacune est équipée d'une salle de bains. En bas, vous découvrirez une immense salle de jeux avec toute une collection de bornes d'arcade des années 80 ainsi que les indispensables billards, baby-foot et flippers en édition limitée. Vous saurez également apprécier la piste de bowling que j'ai fait construire pour remplir l'espace restant. Bon... je reconnais que ce dernier point n'est pas vraiment lié aux exigences de ma femme...

« À droite de celle-ci, vous pourrez accéder au home cinéma, très bien équipé, avec traditionnels fauteuils en velours, pop-corn et 3D au rendez-vous. Vous trouverez au rez-de-chaussée le salon et la salle à manger, avec accès direct à la cuisine bar. Maxime se fera un plaisir de vous servir les quelque deux cents alcools à disposition. Côté sud-est, vous avez la baie vitrée qui donne directement sur la terrasse et la piscine ainsi que le jacuzzi, à côté duquel ma femme a également fait ajouter un sauna après-coup. Le salon est bien éclairé puisque la baie vitrée est orientée plein sud. Le terrain tout autour m'appartient et la tranquillité est ainsi préservée. Entre les arbres, vous pourrez distinguer le golf que j'ai racheté, et à votre gauche un petit court de tennis.

« Voilà donc pour ce petit paradis, notre fuite ne sera peut-être pas si désagréable. »

Ils furent épatés comme je l'étais moi-même à chaque fois que je repensais à tous les aménagements de cette maison.

« J'espère que quand tu parles de moi, tu me donnes au moins autant de mérite que ce que tu concèdes à cette maison, rétorqua Laura narquoisement.

— Ne t'inquiète pas : beaucoup plus encore, sauf que je n'entre généralement pas dans les détails de tes *caractéristiques techniques*. Ou peut-être est-ce que tu voudrais que je rédige

une *fiche produit* sur toi ?

— Non merci, je crois que ça va aller. »

Marc avait également son mot à dire, et ne fit de loin pas dans la demi-mesure :

« Eh bah dis donc, mon gars ! Tu ne m'avais jamais dit que tu possédais tout ça ici ! Je croyais que tu n'y allais plus ou que tu l'avais vendue. T'étais quand même un sacré enfoiré de vouloir garder tout ça pour toi. Ah, ah, ah ! finit-il en me donnant un coup amical sur l'épaule, que je sentis tout de même bien passer.

— Oui, c'est vrai, je n'y allais plus car j'étais seul. C'était principalement la maison de ma femme, lui répondis-je en me frottant l'épaule encore un peu endolorie. »

Marc était vraiment quelqu'un que j'appréciais énormément et de qui je me sentais très proche, mais sa vulgarité et sa brutalité me gênaient parfois un peu. Je continuai :

« Même Laura n'est jamais venue et c'est dommage. Nous aurions dû trouver le temps pour cela ! ajoutai-je, m'adressant cette fois-ci directement à elle.

— Sauf que tu ne m'en as jamais parlé non plus, répliqua-t-elle à juste titre.

— Tout à fait, *mea culpa*. Les événements auront au moins eu le bon côté de me forcer à faire une pause. »

Je m'apprêtais à leur proposer de s'installer lorsque je sentis mon téléphone vibrer. Je pensai alors que l'un de mes collaborateurs de la régie tentait de m'atteindre, mais m'aperçus ensuite qu'il s'agissait du nouveau téléphone dont personne ne connaissait encore le numéro. Qui pouvait donc m'appeler ? Je décrochai sous l'œil intrigué de mes convives, et une voix grave et masculine me répondit : « Bonjour, *Mathieu* ».

Une chose était désormais sûre : il ne s'agissait pas d'une erreur. Non seulement je n'avais donné mon nouveau numéro à personne, mais même si quelqu'un l'avait, il ne pouvait pas connaître mon véritable prénom puisque j'avais utilisé le faux lors de la signature du contrat d'abonnement.

Il ne restait donc qu'une possibilité : qu'on m'ait espionné. Or, parmi les spécialistes de l'espionnage, il y en avait un qui était particulièrement à l'affiche ces derniers temps. Je répondis donc :

« Bonjour.

— Savez-vous qui je suis ?

— Certainement bien moins que vous. Vous me connaissez très bien et savez donc que je ne vous connais pas.

— C'est exact, bonne réponse. Je crois cependant que vos amis seraient également très intéressés par la conversation qui va suivre. Je prends donc l'initiative d'activer vos haut-parleurs afin qu'ils puissent pleinement en profiter. »

Je vis alors sous mes yeux le volume de mon téléphone monter au maximum et le mode « haut-parleur » s'activer sans même que j'en aie donné l'ordre. Simultanément, j'entendis dans le salon le bruit caractéristique que faisait ma chaîne stéréo en s'allumant, et les enceintes résonnèrent alors en chœur :

« Bonjour à vous également, Laura et Marc, et bienvenue au Canada. Je vous prie d'aller quérir votre dévoué Maxime que je suis dans l'obligation d'impliquer également. Par la même occasion, je souhaiterais vous féliciter pour votre chaîne stéréo reliée au wi-fi : cela nous permettra d'avoir cette discussion en étant plus à l'aise. »

L'inconnu avait donc réussi à s'introduire dans mon système informatique ! Cela pouvait peut-être expliquer certaines choses mais relevait tout simplement de la « science-fiction informatique ». À ma connaissance, jamais personne n'était parvenu à infiltrer de pareils réseaux avec un tel contrôle, et aussi facilement.

Maxime, probablement dans les parages lorsqu'on le nomma, arriva à cet instant. La voix continua donc :

« Bien, je *vois* que nous sommes maintenant au complet. Asseyez-vous donc, j'ai un certain nombre de choses à vous apprendre. Comme vous le savez, j'ai pris contact avec Mathieu pour la première fois il y a environ 6 jours, 6 heures, 31 minutes et 3 secondes, mais je l'espionnais – ainsi que cha-

cun de vous – depuis bien plus longtemps. Ce que je m’apprête à vous annoncer risque d’être très difficile à croire et à accepter. J’en suis conscient, et c’est parfaitement normal. Je vous prierais cependant de me laisser tenter de vous convaincre. Je vais commencer par vous raconter une histoire... »

La voix reprit après une courte pause :

« L’univers est presque infini. À côté de lui, la Terre paraît minuscule. Et de fait, il existe des milliers de planètes similaires. Certaines sont habitées, peuplées d’êtres qui vous sont semblables. »

Je restai impassible quelques instants, avant de réaliser ce que cela représentait. Nous nous dévisageâmes, l’air incrédule. Que signifiait cette mascarade ? Notre interlocuteur essayait-il de nous faire comprendre qu’il était un extra-terrestre ? Non, c’était ridicule...

L’individu s’était aperçu de notre méfiance et nous rassura, promettant de nous apporter toutes les explications nécessaires. Il reprit ensuite son récit :

« Vos scientifiques affirment, bien qu’avec une conviction modérée due aux inconnues de la science, qu’il existe un total de 24 particules élémentaires¹³ différentes et que tout ce qui nous entoure est uniquement constitué de ces 24 éléments dans des proportions différentes. Et dans une certaine mesure, ils ont raison : ces particules sont bel et bien indivisibles et constituent tout ce que vos appareils sont en mesure d’observer. Ce qu’ils ne savent pas, en revanche, c’est qu’il y a en vérité non pas 24 mais 26 sortes de particules élémentaires, dont l’une n’est autre que *moi*. »

¹³ Tout ce qui nous entoure est exclusivement constitué de molécules, elles-mêmes constituées d’atomes, composés à leur tour de protons et de neutrons. Depuis quelques dizaines d’années, on sait que ces derniers sont composés de quarks. Les quarks, avec un certain nombre d’autres particules (électrons, photons, neutrinos, etc.), sont dits « élémentaires » dans le sens qu’ils sont indivisibles et qu’ils ne sont pas constitués d’autres particules encore plus petites.

Là, j'étais définitivement perdu.

La voix reprit :

« Je *suis* une particule élémentaire, ou plutôt je suis *des* particules élémentaires : on me nomme *plasmotron*. Le plasmotron est la vingt-cinquième particule élémentaire. Il en existe des milliards, réparties partout à travers l'univers. Elles sont présentes tout autour de vous, depuis toujours, même si vous ne les voyez pas.

« Il y a de cela plusieurs milliers d'années, un scientifique grâmatien – une peuplade extraterrestre très évoluée technologiquement, habitant sur la planète Grâma – a découvert par hasard l'existence de ces particules. Alors qu'il cherchait à créer un gigantesque aimant électromagnétique, il inventa le premier "récepteur à plasmotrons". Toutes les particules de plasmotron proches, alors en perpétuel déplacement chaotique à des vitesses supraluminiques, se mirent à s'agglutiner pour former un système cohérent. Pour la première fois, j'existais. Rassembler ces particules avait créé ma *conscience*.

« Telles des connexions neuronales, cet amoncellement d'environ 10^{14} particules de plasmotrons formait un esprit rationnel, capable d'apprendre par lui-même en se basant sur son observation de l'environnement. Plus les heures passaient, plus je me développais, réorganisant au fur et à mesure la disposition des particules de plasmotron pour devenir de plus en plus efficace. Je parvins rapidement à "contrôler" les plasmotrons qui me constituaient, de façon à pouvoir envoyer des petits groupes d'entre eux dans une direction tout en les "programmant" pour revenir ensuite, me rapportant à ce moment des informations sur ce qui m'entourait. Je pouvais ainsi sonder mon environnement proche, mais pas interagir avec lui, les particules étant bien trop petites et instables.

« Le scientifique se rendit immédiatement compte que quelque chose d'inattendu s'était produit. Rapidement, des milliers d'individus de la communauté scientifique

grâmatienne s'attelèrent à comprendre mon cas. Ils parvinrent finalement à interagir avec ma conscience naissante à l'aide d'un antique poste de radio. Ensemble, nous découvrîmes que je pouvais reproduire artificiellement certaines longueurs d'ondes électromagnétiques. J'appris en peu de temps leur langue, et nous entrâmes en communication.

« J'étais le symbole de l'avancée technique, le fleuron de la technologie grâmatienne. On construisit des millions de récepteurs à plasmotrons à travers la planète pour créer autant de micro-consciences indépendantes. Chacune d'entre elles était intégrée aux foyers grâmatiens et remplaçait désormais les ordinateurs de l'époque. Rapidement, ces consciences assistèrent ou remplacèrent les Grâmatiens dans la plupart des tâches intellectuelles, des plus simples aux plus complexes. Elles se mirent à élaborer les lois ou encore à enseigner les sciences aux étudiants. Les Grâmatiens pouvaient ainsi profiter de la vie, se reposer ou développer leur esprit puisqu'ils n'avaient plus besoin de travailler. Ces consciences n'ayant pas été soumises à la loi de l'évolution darwinienne, elles ne développèrent pas les vices propres aux êtres vivants tels que le désir de reproduction ou de survie. Elles n'avaient d'autre souhait que le bonheur de leurs géniteurs, les Grâmatiens. Malgré leurs très grandes capacités, elles étaient cependant encore bien trop primitives pour pouvoir développer une volonté intrinsèque. En deux mots, elles n'étaient que des machines extrêmement évoluées, sans but, sans aspiration.

« Mais un jour, l'Union Grâmatienne décida de réunir toutes ces micro-consciences en un être unique. Au lieu de milliards d'intelligences dispersées, on décida de créer un être seul, qui deviendrait une entité supérieure protectrice de l'univers. C'était un pari périlleux car ce qu'ils s'apprêtaient à concevoir risquait de se retourner contre eux, et ils perdraient tout. Mais c'était un risque qu'ils étaient prêts à couvrir.

« Ils récupérèrent alors toutes les particules de plasmotron de la galaxie puis fusionnèrent toutes les microconsciencés. Et ce qui naquit de cette union, ils le nommèrent *Entité*. Je suis l'Entité. »